

UNE HISTOIRE COMMUNE

Index des personnages

« Alfred », Louis Engelaere	1 – 8 – 14 – 18 - 24
Marie « Mariette »	1
Gérard (le bistrot)	1 – 4 – 12 - 21
Des enfants arrivant à l'école	1
Henriette Schiettecatte	2 – 14 – 16 - 25
Mme Delafolie (la maîtresse)	2
Des élèves de CM	2
Petre Paxa	3 – 9 – 13 – 20 - 26 - 28
Angèle (Angelica) Paxa	3 – 9 – 13 – 26 - 28
Suzanne	4 – 12 - 21
Jacqueline	4 – 12 - 21
Michel	4 – 12 - 21
Joseph Grenier, « le doyen »	4 – 12 – 16 – 21 - 25
Aurélié Degrave (secrétaire mairie SMLN)	5 – 14 - 29
Julien Casenave (employé comm. SMLN)	5 - 14
François Moustier (maire SMLN)	5 – 14 – 16 – 22 – 25 – 26 - 29
Edith Delaneuille (boulangère)	6 - 11
Saloua (vendeuse boulangerie)	6 - 11
Mehdi Rachidi (journaliste)	6 - 22
Etienne Cauvin (prof retraité)	7 – 9 – 16 – 19 – 25 – 26 – 27 – 28 - 29
Irène Cauvin (sa femme)	7 – 16 – 19 - 27
Lola, leur chienne	7
Denis Raimbault (chef société musicale)	8
« Djidji » (chanteuse société musicale)	8
Eric (saxo société musicale)	8
Yohann (trompette société musicale)	8
Enzo (16 ans, trompette société musicale)	8
Philou (caisse claire, société musicale)	8
Luc (clarinette, société musicale)	8
Hélène (soixantaine, clarinette, société mus)	8
Jessica (flûte, société musicale)	8
Babik Paxa	9 – 10 – 11 – 13 – 20 - 23
Bérénice (Bérénilza) « Paxa »	9 – 10 – 11 – 13 - 23
Rémi Delaneuille (boulangier)	11
Dominique Lebesgue (« Latruite »)	12
Jeanne Forestier	14
Luisa Dessaint	14
Jean Dessaint	14
Christian Stern	14
Sylvette Stern	14
Ludovic Stern	14

Johanna Stern	14
Rémi Lehallier	14
Vincent Debruges	14
Gisèle Maumené	14
Thérèse Thuillier	14
Georges Thuillier	14
Stella Thuillier (5 ans)	14
Rayan Thuillier (2-4 ans)	14
Lionel Ternisien (empl. comm. A.M.)	15 - 22
Emma Audin-Maricourt (maire A.M.)	15 - 16 - 22 - 25 - 26
Gilles Deshayes (comm. Gendarmerie)	16 - 22 - 25
Amélie Boeckelandt (son adjointe)	16 - 22
Vanessa Lacour (Improthéo, 24-25 ans)	17
Fred Vignal (Improthéo, 24-25 ans)	17
Grégory Saillard (Improthéo, 30-35 ans)	17
Mickaël Grosjean (Improthéo)	17
Hervé Finet (Improthéo)	17
Anne Moulin (Improthéo)	17
Nezha Taj (Improthéo - Nord-Africaine)	17
Agnès Caseneuve (Improthéo)	17
Jenna Godric (Improthéo)	17
Marie-Lou Tavers (Improthéo)	17
Brigitte Barthès (Improthéo, blonde)	17
Kadjola Logossah (Africaine, archiviste)	19 - 26
Adèle Engelaere	24
10 conseillers mun. SMLN & AM	25
Beaucoup de monde à la messe	26
Tout le monde (+ le cheval Baxter)	30 - 31

[rues SMLN et AM] Mardi 25 septembre.

Un chien aboya mais à peine. Façon de saluer le jour. Trois abois un peu sourds séparés d'un silence. A quoi ne répondit qu'un égosillement de coq plus loin, du côté du parc. Il faisait déjà clair. Alfred poussa la porte sur la rue. Alfred n'était pas son nom mais ce n'était pas non plus un sobriquet attaché à son âge. Il lui venait du temps de la primaire, c'était l'instituteur qui le lui avait donné. A cause de Musset et du goût qu'il avait pris très tôt de rimaitter en toutes circonstances. Depuis, Louis Engelaere était resté Alfred.

Il boutonna le col de sa chemise car un petit frais traînait à six heures trente du matin.

*Dans le petit frais de septembre
Que l'automne pointait le nez
Je suis parti me promener
Par les rues anciennes et tendres
De ma jeunesse insouciant
Dans le petit frais de septembre*

Pour l'heure il enfourcha sa bicyclette. C'était, à vrai dire, un VTT mais il préférait la vieille terminologie. D'ailleurs il le surnommait affectueusement son « grand bi »... A l'avant il avait installé un porte-bagages, histoire d'y déposer le journal de la veille, un ou deux livres parfois, parfois quelques légumes, ce matin-là un petit bouquet. Il prit son chemin habituel, qu'il appelait le tour du propriétaire. Il remonta l'allée de Flambermont. Tout était en ordre, « comme de tout temps » disait-il souvent mais il savait bien que non. Les années avaient passé depuis la communale, les vieux s'en étaient allés à leur heure, les enfants avaient grandi et le modernisme avait fait disparaître les prés et les champs, les terrains d'aventure.

Il pédalait tranquillement, sans forcer. Il faisait ce tour chaque matin. Si le temps ne le lui permettait pas – l'hiver par exemple, bien que la neige, en ce début de siècle, ne fût pas au rendez-vous – il se contentait de « la petite balade » à pied : le pâté de maisons qui, trois fois à gauche, le menait au parc puis à la mairie et retour par l'école et la boulangerie (les croissants pour Adèle). Mais, ce matin, septembre autorisait le grand tour : sept bons kilomètres et une heure de flânerie à bécane. Car il avait ses haltes.

Ce matin-là, passé Flambermont, il avala la ligne droite jusqu'aux premières maisons d'Aux-Marais et la place des Tilleuls. Les volets étaient ouverts car la propriétaire des lieux était aussi une lève-tôt. Alfred monta avec son vélo sur le trottoir et toqua au carreau. Le rideau s'écarta. Un étonnement et Marie ouvrit la fenêtre. Elle n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche qu'Alfred lui tendit ses fleurs et lui servit son compliment :

*Elle est plus jeune que jamais
Celle qui voudrait faire croire
Qu'elle est à l'âge des regrets
Elle est plus jeune que jamais.
Pour moi dont le cœur soupirait – là, elle secoua la tête –
Elle n'eut pas un seul regard.
Dis-moi : est-il vraiment trop tard
Marie, ma belle d'Aux-Marais ?*

Marie éclata de rire, pour faire croire qu'elle n'était pas touchée. Elle observa qu'Alfred s'était contenté de huit octosyllabes, ce qui ne faisait que soixante-quatre pieds – le compte n'y était pas. A quoi Alfred ajouta ceci :

Marie, reste comme tu es

Aussi belle qu'à l'aube, au soir.

pour faire les quatre-vingts requis pour la circonstance. « Bon anniversaire, Mariette ! » Puis il saisit dans le porte-bagages un petit paquet et le lui tendit. C'était un recueil de poèmes de Luc Decaunes. Elle ne connaissait pas. Publié aux Feuilles de l'Îlot en 1938 ! Le titre y était sans doute pour beaucoup dans le choix d'Alfred : « Le feu défendu »... C'est vrai qu'elle était jolie. C'est vrai aussi qu'Alfred ne dédaignait pas jouer les jolis cœurs. Ils se firent la bise.

Alfred contourna la place, renonça à partir sur la droite jusqu'à l'étang et prit la direction du bois. Il passa devant le café où l'ombre de Gérard remettait les chaises en place. Il s'arrêta deux maisons plus loin. Les volets bleus n'étaient pas encore tirés. Il glissa le journal dans la boîte, Joseph le trouverait tout à l'heure en sortant. Alfred eut un regard, dans le virage, vers le parc et le lavoir mais, ce matin de septembre, il avait décidé de faire le grand tour.

Il fut vite sur le chemin du bois de Belloy. Les souvenirs jaillirent aussitôt, ils étaient tous heureux. Était-ce l'influence de la « poésie » – le mot ne lui était pas vraiment familier, il n'osait l'utiliser pour qualifier ses rimeries, le laissant attaché aux grands noms que, de Villon à Aragon, il aimait savoir par cœur – était-ce grâce à la poésie mais, avec l'âge, il contemplait souvent sa vie et lui trouvait l'allure d'un sous-bois apaisé et fourmillant de mille rencontres, de mille beautés, de mille secrets dont celui du sourire d'Adèle n'était pas le moins poignant. Au premier regard ils s'étaient aimés et cela avait toujours duré.

L'unique, le premier,

Le premier, le dernier,

Le sourire d'Adèle,

Mon pays, mon été.

Il ralentit l'allure. Les glands et les fânes jonchaient déjà l'allée. Il s'arrêta et appuya le vélo contre un tronc. Il ramassa quelques fruits, ouvrit son opinel et se mit en devoir de les goûter. Ils étaient fermes et âpres. De la lame il tailla quelques copeaux dans la chair blanche. Il sourit d'en retrouver le goût, il lui venait tout droit de l'enfance. Des longues balades avec le grand-père qui disait avoir consommé pendant la guerre du pain de gland, « comme on en fait sans doute encore en Corse et en Sardaigne » ajoutait-il. En rentrant à la ferme, le grand-père lui montrait sur le planisphère, qui était le seul objet de valeur à la maison, où se trouvaient les îles. Et lui, le gamin, ses rêves le faisaient voyager. Avec Adèle ils y allèrent plus tard, dans ces deux îles et dans d'autres perdues au milieu des océans, mais jamais ils ne purent goûter au pain de gland. Est-ce la nostalgie ? Alfred ramassa tout ce qu'il put trouver autour de lui et le fourra dans la sacoche.

Il reprit son chemin à pied, poussant la bécane, parce qu'il se sentait soudain l'âme parfaitement sereine, accordée à ce sous-bois frémissant sous l'effet d'un petit vent nerveux. Bientôt il fut aux noisetiers, il fit à nouveau halte. Un écureuil était à pied d'œuvre. Il grimpa de deux branches et continua son grignotage. A Adèle, ses camarades de classe avaient donné le diminutif d'Adeline. Quand Louis trouva ses premiers petits mots pour Adeline, il l'emmena se promener ici, dans ce coin du bois de Belloy. Ils avaient posé leurs bicyclettes et cueillaient des noisettes. Adèle ne résista pas au plaisir d'ouvrir quelques coques à coup de caillou. Elle lui en tendit une tandis qu'elle en mettait une en bouche, la croquant avec délice. Louis gardait la sienne au creux de sa paume. Adèle le dévisagea avec étonnement, « Tu n'aimes pas ça ? » Louis prit son

air grave de premier de la classe et demanda tout à trac : « Tu sais quel est le vrai nom de la noisette ? » Adèle éclata de rire. « C'est mon grand-père qui me l'a appris... Mais si je la croque maintenant, c'est comme si... – il releva les yeux et il y passa l'ombre d'une chose qu'ils ne savaient nommer ni l'un ni l'autre – c'est comme si je te mangeais le cœur... Pour de vrai ça s'appelle... – petit silence – une aveline... » Ils se regardèrent plusieurs secondes sans rien dire, jusqu'à ce qu'Adèle lâche : « Alors, mange-la ! »

Alfred se dit que, de vieillir, ça faisait du bien, ça préservait la beauté des moments purs de la vie, qui sont tous des moments d'amour. Mais trop de sentimentalisme vous troue l'âme et ça pleure de partout. Là-haut, l'écureuil s'était arrêté et tourna les yeux vers lui. Il regarda sa montre : il fallait rentrer, sinon Adèle allait s'inquiéter. Il fut vite à la nationale, il la traversa et retrouva le bois jusqu'au chemin du Moulin. Il gara son vélo devant la boulangerie. Les enfants commençaient d'arriver à l'école. Vite, le petit déjeuner l'attendait. Ce serait une belle journée...

2

[Ecole SMLN] « Je suis sûr que vous n'avez jamais eu une élève aussi âgée ! » Elle riait en enlevant son gilet devant la maîtresse. Bien sûr elle aurait dû dire l'institutrice ou la professeure mais elle, à son époque, on disait la maîtresse. Ou bien Madame. Et d'ailleurs la classe des grands, c'était Monsieur qui la menait, les cours moyens et les fins d'étude, qui filaient vers le certifié. Est-ce qu'elle l'avait eu ? Mais oui ! Dixième du canton, c'était vraiment honorable. Mais on n'était pas là pour parler de ça.

Mme Delafolie avait invité Henriette Schiettecatte, 93 ans, pour parler de la guerre. Pas la Grande, elle n'était pas née, mais l'autre, celle d'après la der des ders. Quoique, celle de 14, elle aurait pu en dire quelques mots car son Belge de père l'avait faite. Son courage – Mme Delafolie écrivit au tableau le mot « héroïsme » - lui avait valu d'être naturalisé en 21, quatre ans avant la naissance de la « tchiote ».

Henriette avait quatorze ans quand la guerre fut déclarée. Elle travaillait déjà à la briqueterie, chez Brocard, à Allonne. Une rude affaire. Toute la journée à balayer, lessiver, cuisiner et repasser. Elle voyait les hommes jouer de la pelle à copeaux, remplir à la truelle les cadres, 22 par 11 par 6, les talocher puis les mettre au séchoir...

Et la guerre alors ? « La guerre, mais laquelle ? Parce que moi j'en ai connu au moins quatre... » Pause. « Celle de 40, l'Indochine et l'Algérie... Et la quatrième – elle en riait déjà – c'est celle de ces années-ci... Contre le temps qui file – ses épaules se secouèrent et elle eut des bruits de gorge – mais celle-là je suis sûre de la perdre... » La maîtresse lui posa la main sur le bras, « Oh ! Madame Schiettecatte, ne dites pas ça, vous ne faites pas votre âge... »

Et puis elle expliqua que les enfants avaient préparé des questions. Ils voulaient des précisions sur la façon dont ici, à Saint-Martin, on avait vécu 39-45, et puis aussi... « Vous aviez quel âge quand la guerre a commencé ? » Elle ne résista pas à cette petite nostalgie : elle se leva, elle alla au tableau, elle prit la craie et posa la soustraction : $2018 - 93 = ?$ Elle se retourna, des doigts se levèrent : 1925 ! Donc quatorze ans en 39 et quinze en 40 « quand ça a commencé pour de bon ». Elle dut encore dire ce que faisaient ses parents, s'ils avaient l'électricité et la radio, ce genre de choses. Mais on avait à parler d'autre chose...

Est-ce qu'il y avait ici des gens qui portaient l'étoile jaune ? Non, personne. Pourtant des Juifs, il y en avait. Ils étaient cachés, dans les fermes mais il y en a eu aussi dans les grottes. Ils ne

restaient pas longtemps. Où ils allaient après ? Henriette Schiettecatte se mit à raconter que des gens du pays les aidaient à fuir vers la zone libre, « derrière la Loire » elle dit.

Elle laissait venir les questions. Elles arrivaient dans le désordre, posées toujours avec beaucoup de gravité. C'est que la guerre est une affaire grave, les enfants l'avaient compris. Plusieurs interrogations portaient sur les lois anti-juives. « Depuis, jamais plus je n'ai bu de l'eau de Vichy ! » La remarque fit sourire la maîtresse. Alors Henriette Schiettecatte posa une question saugrenue : « Savez-vous ce qu'était le travail du rémouleur ? » Silence. Henriette Schiettecatte expliqua le type qui passait à vélo avec, dans une carriole, une meule circulaire munie d'une auge pour l'eau et son « Couteaux, ciseaux à repasser ! » Il avait dans l'accent des intonations d'Europe de l'Est, « les Balkans, quelque chose comme ça ».

Elle dit que les gens comme le rémouleur avaient plusieurs noms : on les appelait des Tsiganes (les Allemands l'écrivaient avec un « z ») ou les Gitans, ou les Manouches. Ou, celui qu'elle préférait, les Bohémiens. Elle dit que souvent ils vivaient dans des roulottes et que les femmes faisaient des paniers en osier. Elle dit qu'en Allemagne, dès 1936, une loi contre « le fléau tzigane » avait permis aux nazis de les déporter dans des camps de concentration avec les... – elle se tourna vers la maîtresse qui hocha discrètement la tête – ... avec les homosexuels ; il suffisait d'un seul grand-parent tzigane pour que vous soyez classé dans cette ethnie, pour les Juifs il en fallait deux. Elle dit que le maréchal Pétain avait encore fait plus vite avec eux en décidant d'arrêter les Tziganes « sans domicile fixe » dès le 6 avril 1940, qui était un samedi. Elle dit encore, je ne sais comment elle connaissait cette citation qui est de Gilles Deleuze : « Les Tsiganes n'ont pas d'histoire, ils ont seulement de la géographie ».

Quand un enfant lui demanda comment s'appelait le rémouleur, Henriette Schiettecatte fronça les sourcils mais aucun nom ne lui vint car elle ne l'avait jamais su. Alors elle répondit n'importe quoi, qui avait de vagues sonorités balkaniques, et elle ajouta : « Ça veut dire Le fils du vent ». Silence. Elle souriait.

Le lendemain, en fin d'après-midi, deux enfants sonnèrent à sa porte. Ils tenaient dans leurs bras un gros rouleau de cartoline blanche. Tous s'y étaient mis pour dessiner et colorier ce qui leur était venu en tête à propos des Tsiganes : un chemin traversant la campagne de par ici, un cheval bai tirant une roulotte, un homme moustachu assis sur un vélo avec une carriole à l'arrière ; le ciel bleu habillé de petits nuages blancs joufflus était constellé de notes de musique. Ils s'étaient appliqués pour écrire le titre de leur œuvre : « La chanson du vent ».

Henriette les fit entrer dans la cuisine et sortit un paquet de gaufrettes. Tandis qu'ils grignotaient elle brancha un vieil électrophone – les enfants la regardaient avec étonnement – sortit un épais disque noir de sa pochette et le positionna. Elle dit simplement : « Django Reinhardt, 1940. Il était Tsigane, le plus merveilleux guitariste tzigane que nous ayons jamais eu. Il l'a jouée, lui, la chanson du vent ». Elle fit aller le bras du tourne-disque et se baissa un peu pour viser le bon sillon. L'aiguille crachota avant de lancer la plus incroyable dentelle sonore que les enfants aient jamais entendue – « Les yeux noirs ». Henriette avait fermé les yeux. Trois minutes plus tard, les enfants n'avaient pas encore dit un mot. La fillette demanda : « Vous pourriez m'écrire son nom sur un papier ? » Elle avait un merveilleux sourire.

[Chez les Paxa] Ils étaient bien ici. Le parc resserrait entre ses murs une petite communauté qui les avait accueillis sans arrière-pensée aux premiers jours de mars. Lui venait de prendre sa retraite, elle travaillait encore mais à distance. Il tenait à Brioude – Où ça ? Mais si : la Haute-Loire, Le Puy-en-Velay, Jules Vallès... Les gens d'ici disaient « dans le Sud » et ne connaissaient pas ce Vallès ; si au moins il avait cité le Brivadois Romain Bardet... – une librairie-papeterie joliment nommée « La roulotte ». Parce que, disait-il, « Les livres, ça fait voyager ». D'ailleurs le premier meuble à sortir du camion de déménagement avait été la bibliothèque. Les, car à vrai dire il y en avait dix. Un mètre vingt sur deux dix et autant de fois six étagères. Soixante-douze mètres de rayonnages. De quoi caser quatre mille cinq cents livres et les dictionnaires. Les autres, ils les avaient donnés aux amis avant de quitter les rives de l'Allier. Lui y avait toujours vécu, sauf pendant les années de fac à Clermont. C'est là qu'il avait rencontré Angélica, enfin, Angèle. Elle suivait les mêmes études de lettres et se passionnait plutôt pour l'édition. Elle eut cette chance de devenir l'amie de Martine Mellinette qui l'embarqua dans l'aventure de sa petite maison, Cheyne, au Chambon-sur-Lignon. Celle-là même qui, en 98, connut un succès extraordinaire avec « *Matin brun* ». Le livre trônait d'ailleurs dans le salon sur un chevalet, édition originale numérotée 005 et dédiée par l'auteur. Petre travaillait déjà à « La roulotte » avec son père. Ils s'étaient créé une solide réputation de « librairie engagée » dans une ville pourtant indécise qui, depuis des décennies, alternait droite et gauche avec un soin méticuleux.

Quand les voisins s'étonnèrent de l'origine de ce curieux nom, Petre Paxa, Petre répondit simplement que son grand-père avait fait la Grande Guerre, ce qui lui avait valu d'obtenir la nationalité française en décembre 1919. On lui proposa de franciser son patronyme, ce à quoi Angel Paxa répondit que ce nom venait de loin et qu'il voulait garder trace d'un tel voyage. Il avait juste consenti à faire disparaître le hatchek, ce curieux accent circonflexe inversé propre aux langues ouraliques, sur le premier « a », car il ne se trouvait pas de touche sur le clavier de la machine à écrire. Une autre question revenait souvent : pourquoi avaient-ils atterri ici, où ils n'avaient nulle famille et aucun souvenir. C'est Angélica qui s'y collait, citant Nicolas Bouvier dont « *L'usage du monde* » demeurait pour eux deux un éblouissement : « En route, le mieux c'est de se perdre ».

Angélica et lui se sentaient bien dans cette maison. Ils éprouvaient un sentiment de plénitude, comme de redémarrer une nouvelle vie à la soixantaine, dont ils ne savaient où elle les mènerait. Sans doute pas à s'enraciner, ils n'étaient pas gens à cela. Mais simplement à faire un beau voyage.

Angélica s'était levée la première. En descendant, elle avait ouvert le volet donnant vers la rue. Il faisait un petit frais. Elle passa un gilet et se fit un café serré. Son fils lui avait offert une petite expresso Krups noir et blanc pour son anniversaire. Elle adorait. Petre, lui, n'avait jamais dérogé au thé, un thé oolong en feuilles noires, très fort.

Tout en buvant son café, elle rêvassait. Babik arrivait par le train de 9h36. Il n'était pas encore venu à Saint-Martin. Elle essayait de deviner sa réaction. D'abord il allait sourire, il resterait un long moment sans rien dire, le regard furetant partout. Il s'approcherait de la bibliothèque, fouillerait dans les tranches jusqu'à en trouver une qu'il tirerait pour la ranger plus loin : « Qu'est-ce que Carver fait entre Céline et Cendrars ? », il dirait ça. A moins que. Car il ne venait pas seul de Brioude, Bérénice l'accompagnait. Ils ne l'avaient vue que sur quelques photos. Bien sûr ils connaissaient son existence car le prénom revenait souvent dans la bouche du fils depuis deux trois ans, mais elle était mariée, à ce qu'ils avaient compris. Babik et elle s'étaient connus aux Beaux-Arts. A « La roulotte », Babik avait développé de belle façon un rayon Peinture et, si tout

se passait bien, « Bérénilza » le rejoindrait cet automne à la librairie. Ils rêvaient de lui adjoindre une petite galerie.

Angélica griffonna sur un papier : « Cartouches pour l'imprimante, 5 au moins, et une ramette en 110g. ». Puis elle mit de l'eau à chauffer. Elle monta jusqu'à la chambre et déposa un baiser sur l'épaule de Petre : « Se trezi ! Réveille-toi ! Le train est dans une heure et demie. Je vais à la douche, te rendors pas. » Petre s'étira et l'attira à lui : « Saruta me, dragoste mea... » Ce qui appartient à tous les amoureux et n'a pas besoin de se traduire.

4

[Café de la Place] Au Café de la Place, à Aux-Marais, on faisait passer les photos. Laquelle serait la mieux pour la Fête de l'Âne ? On n'était qu'en septembre et d'ici juin on avait le temps mais. Jacqueline en pinçait pour les deux ânes du Poitou, père et fils ?, aux longs poils épais et à la robe bai brune à presque noire. Suzanne les trouvait trop massifs, presque inquiétants. Elle leur préférait les grisons élégants de Somalie, minces, à poil ras, avec ce féminin mariage de gris souris et de blanc – sur le ventre, le museau et les pattes – et ces zébrures sur les membres qui rappelaient leur origine sauvage. « De Somalie, tu dis ? réagit Gérard. Et tu comptes les récupérer comment ? Tu sais que la Somalie est divisée en je ne sais combien d'Etats qui se font tous la guerre ? » Mais Suzanne avait la réponse : la réserve africaine de Sigean, dans l'Aude. Elle en possédait plusieurs spécimens et serait prête à collaborer, vu la réputation de la manifestation qui s'apprêtait à fêter sa neuvième édition.

Michel trouvait cet exotisme complètement dépassé : la fête n'était-elle pas celle « de l'âne et des traditions » ? Alors le grand noir du Berry lui semblait plus indiqué. Il connaissait bien car natif des Charentes, Segonzac, enfin, tout près de là : Lignières. Eh bien, au début du siècle, c'est son grand-père qui lui racontait ça, la foire de Lignières était le haut lieu du maquignonage du grand noir. « Et vous savez d'où il vient, le grand noir ? » Silence. Alors Michel leur servit l'histoire qui se racontait à Lignières, que ce serait des maquignons gitans – « Oui, parfaitement des Romanos ! », l'assurance de la voix venait au secours du conditionnel – qui l'auraient importé dans les foires locales. Il arrivait à Michel de travestir un peu la vérité quand ça l'arrangeait. Aussi Jacqueline ne se contenta-t-elle pas de si peu. « Et ils leur servaient à quoi dans le Berry ? A tirer leur roulotte ? » Elle en rit. Michel appuya plusieurs touches sur son highphone. Il eut un sourire satisfait. Il prit le temps de commander un autre demi et lapa une gorgée. Puis il lut doctement : « Wikipédia. Le grand noir du Berry. Cette race fut utilisée tant pour les travaux des champs dans le Berry, notamment pour travailler la vigne, que pour haler les péniches le long du canal de Berry et du canal de Briare. Il est reconverti de nos jours dans le tourisme et les loisirs... » Il tourna son portable vers l'auditoire. Silence. « N'empêche, lâcha Jacqueline, moi je trouve que le noir c'est pas gai pour une fête. » Bien sûr il y avait encore l'âne blanc d'Egypte mais celui-ci, aucun d'entre eux ne le connaissait. Chacun s'absorba dans sa tasse ou son verre.

A ce moment entra le doyen. Neuf heures vingt-cinq précises, comme tous les matins sauf le dimanche. Joseph Grenier ne dérogeait pas aux bonnes habitudes. Il salua toute cette jeunesse. Gérard avait déjà la main sur le percolateur. Joseph Grenier sortit de sa poche de poitrine – il était le seul à dire encore comme ça – une feuille pliée en quatre. « C'est le tchiot qui m'a apporté ça hier. Il m'a dit C'est un dessin pour quand ce sera ton anniversaire. » L'éclat de rire de Gérard fit qu'aussitôt les trois autres s'approchèrent pour voir. Ils furent donc cinq à se tenir les côtes. Le

gamin, à quatre générations de son pépé, avait dessiné... un âne avec un chapeau. L'âne on en était sûr parce qu'il l'avait écrit au bas de la feuille : L, A, deux N, E. Quant au chapeau, pas de doute : il était bien noir et à larges bords. La bestiole était assez ressemblante quand on savait que c'était un âne : une tête allongée, des oreilles démesurées (elles sortaient du chapeau), un gros ovale pour le corps, quatre pattes et une queue. Le tchiot Enzo l'avait coloriée de larges bandes à l'oblique : rouge (la tête), jaune, bleue, orange, verte, rose et violette. « Il en a mis sept pour faire comprendre qu'il a sept ans. » Il n'avait pas oublié de semer, à hauteur des pieds, des petits traits verticaux vert clair pour figurer l'herbe.

On sentait chez Joseph Grenier un mélange attendri d'amusement et de fierté. Chacun y alla de son commentaire sur les dons du loupiot et son sens de l'observation – il n'avait pas oublié, à l'arrière, le petit affiquet qui le désignait comme un baudet ! Jusqu'à ce que Suzanne prenne la feuille en main, la tienne droite devant elle à hauteur des yeux et se tourne vers Jacqueline. Œillade complice. « Eh ben vous savez quoi ?... Je crois qu'on la tient, notre affiche ! »

5

[*mairie de St-Martin*] Aurélie Degrave était à son bureau devant l'ordinateur. Depuis ce matin, elle n'arrêtait pas. Si au moins elle avait pu débrancher le téléphone !... Heureusement la mairie était fermée au public. Elle disait ça mais elle n'aimait rien tant que le contact avec les gens. Tout le monde la connaissait ici et elle connaissait tout le monde. Enfin, presque, parce que le village avait beaucoup changé avec la construction des lotissements à la fin des années quatre-vingt. Là, il pouvait y avoir du mouvement.

Elle alla à la cuisine et se fit couler un café. Enfin, l'expression est comme ça, se faire couler un café, mais avec l'expresso – dommage qu'on ait perdu ce joli mot de « percolateur », il n'y avait même plus un bistrot où l'on puisse l'entendre – on avait à peine le temps de le voir couler. Elle hésita à choisir sa capsule, elle se décida pour Forte parce que, ce matin, il ne fallait pas garder les deux pieds dans le même sabot : elle devait expédier les convocations pour la prochaine séance du Conseil. Son portable vibra. C'était François. Il était retardé et n'arriverait pas avant vingt minutes. Elle s'entendait bien avec lui, il était simple dans les contacts, direct, jamais cassant même s'il savait faire preuve de fermeté.

A ce moment Julien Casenave poussa la porte vitrée. Il avait surveillé l'enlèvement des bennes de déchets végétaux. Pas de souci, mais c'était quand même moche, ces traînées sur la chaussée et les voisins râlaient à cause des odeurs. Avant, ils râlaient de devoir garder ça quinze jours dans leur jardin, faudrait savoir... « Un petit kawa ? » Julien Casenave se laissa tomber sur la chaise. La journée s'annonçait tranquille, les bricoles habituelles : les toilettes de l'école, un petit problème électrique dans la salle des fêtes... « Ah, au fait ! Hier je tondais à Flambermont. J'ai fait la connaissance du nouveau, il est sympa ce gars-là... » Aurélie s'étonna, quel nouveau ? Les derniers arrivés, au début de l'été, c'étaient les Moreau, à la Cavée. Personne depuis. Julien Casenave voulait parler de ces gens du Sud qui avaient débarqué là au printemps sans qu'on comprenne pourquoi. « Mais si ! Ils ont un nom d'assurance ! » Il voulait parler des Paxa. Aurélie éclata de rire : un nom d'assurance ! Julien Casenave l'avait vu, lui, l'homme, venir lui serrer la main et lui proposer une bière, ce qui était totalement inhabituel. Ils avaient bien arrangé le rez-de-chaussée mais alors, cette bibliothèque ! Il y avait des bouquins du sol au plafond, « Il est bibliothécaire ou quoi ? » En tout cas, une profession peu habituelle.

« De qui tu parles ? » fit le maire qui était entré sans crier gare. Quand il sut, il rectifia : « Mais non ! Ils tenaient une librairie en Auvergne. Brioude, c'est bien en Auvergne, c'est ça ? » Silence. « Si j'ai bien compris, ils avaient repris la librairie de son père à lui. Au fait, Aurélie, tu as retrouvé pourquoi le nom de Brioude te disait quelque chose ? » Non. Elle n'avait pas eu le temps de chercher mais il lui semblait bien que oui, il avait pu y avoir un courrier de Brioude. Quand ça ? Il y avait dix ans au moins, un truc curieux, inhabituel, un de ces trucs qu'on peut passer une carrière de secrétaire de mairie sans jamais que ça arrive... « Bon, on s'y met ? » Le maire tapa dans ses mains. Julien Casenave mit sa tasse dans l'évier. Quand il eut la main sur la poignée de la porte, il se retourna et lâcha : « On m'ôtera pas de l'idée que Paxa, c'est pas un nom très catholique ».

6

[Boulangerie SMLN] Edith Vandekerckhove était une enfant du pays, même si elle était née officiellement à Beauvais, rue Saint-Laurent, dans l'ancienne maternité. Car le docteur Cauvin avait tenu à ce que sa mère fût entourée de tous les soins : la naissance était prématurée et, en 1959, on ne maîtrisait pas encore totalement ces choses-là. Ses parents habitaient près du bois de Belloy, qui venait de devenir maraisien puisque la séparation d'Aux-Marais et de Saint-Martin n'avait que cinq ans. Ils travaillaient tous deux à Beauvais, lui à la broserie Dupont et elle chez Lainé, enfin, à la Manufacture française de tapis et couvertures mais elle préférait dire Chez Lainé.

Vingt ans plus tard Edith Vandekerckhove épousa Rémi Delaneuville. Il boulangeait à Goincourt. Dès qu'ici le pas-de-porte fut en vente, ils rachetèrent.

Elle était au fournil quand Saloua l'appela, « Vous pouvez venir ? » Saloua était la jeune femme qui lui prêtait la main le matin. Il se tenait là, grignotant un croissant, un homme d'une quarantaine d'années, appareil photo en bandoulière, sacoche sur l'épaule et bloc-notes en main. La barbe rasée. On aurait dit un journaliste. Il l'était, Mehdi Rachidi, et travaillait à L'Observateur. Il expliqua que son hebdomadaire lançait une grande opération « participative », « D'Hier à Aujourd'hui », qui consistait à juxtaposer photos ou cartes postales noir et blanc d'antan et photos couleurs de 2018 prises sous le même angle, commentées par des témoignages.

Il se demandait si c'était bien ici, le café. La boulangère expliqua que oui, presque mais pas tout à fait : juste à côté, dans l'angle de rue, il y avait le café Hardy, il faisait aussi tabac. Le journaliste parut intrigué : ainsi ils avaient complètement modifié la maison et rabaisé l'entrée pour faire disparaître les trois marches du petit perron ? La boulangère marqua un suspens. Le journaliste lui tendit le cliché et alors elle sourit : « Ça, c'était l'autre café, chez Tranchant. C'est un peu plus loin. Je vais vous y conduire. » Tranchant était le nom de l'actuel propriétaire, qui l'avait racheté à Raoul Bailly après la fermeture. Mais à l'époque de la photo c'était sans doute Jeanne Defrocourt qui le tenait et peut-être même, si la photo était des années vingt, son père Ernest, dit Nénesse. Edith Delaneuville tenait ces noms de son père Séverin, le Flamand, et de son grand-père Bénoni Vandekerckhove mais elle n'en savait rien d'autre car tous deux étaient taiseux.

« Ah si ! Il y avait aussi une pompe à essence à main. »

7

[Chez les Cauvin] Etienne Cauvin était, selon l'expression populaire, « la mémoire du village ». Non qu'il en fût le plus âgé – il entamait juste sa huitième décennie – mais il avait publié, sous l'égide d'une association mémorielle, un ouvrage très intéressant intitulé « Objets de première importance ». Il y mettait à l'honneur, en pistant leur trace, de menus outils qui plongeaient leur usage dans les nécessités du quotidien : battoir à linge, faucille, mouvette en bois pour tourner les confitures, tapette à mouches, chausse-pied... tous trouvés dans les greniers martinodiens *[ainsi se nomme l'adjectif accolé à Saint-Martin, comme « maraisien » s'attache à Aux-Marais]*. Il tenait à recueillir le nom du dernier propriétaire connu, comme pour ces lunettes, pardon ces « bésicles (ou binocles) ayant appartenu à Germain Huprelle *[son bisaïeul maternel]* (1878-1953). Il avait appris à lire sous la férule de Marcel Petit, maître d'école à Beauvais de 1881 à 1937. » En toutes choses, il ne supportait pas l'approximation, y compris dans le domaine des idées, qu'il avait plutôt libertaires. Du 1^{er} septembre 1966 au 09 juillet 2016, il avait exercé dans le professorat d'histoire-géographie. D'abord en Normandie, à Caen, puis au lycée Félix Faure de Beauvais où il avait fait l'essentiel de sa carrière, avec un intermède de presque deux ans pour cause de service militaire et temps d'engeôlement « pour insubordination itérée », expliquait-il en riant, l'Administration s'étant fait un devoir de déduire les six mois de taule dans le calcul de sa retraite. Il s'en montrait fier. Ç'avait été son 68 à lui...

Plusieurs fois on l'avait sollicité, et tout récemment encore François Moustier, pour faire partie de la liste aux municipales. Il avait toujours refusé, se déclarant inapte à la gestion de quoi que ce soit. « D'ailleurs, à la maison, c'est Irène qui tient les comptes » argumentait-il. Irène Cauvin était une femme discrète qui avait été fleuriste jusqu'à la naissance de leur second fils. L'aîné se prénomma Simon et le cadet Benjamin. Le grand-père Henri Cauvin ne connut que le premier car il fut victime, au printemps 75, d'un stupide accident sur la route de Gisors.

Ce grand-père paternel nous intéresse car il va tenir un rôle dans cette histoire. Il était médecin généraliste, Henri Cauvin. Il exerça d'abord à Beauvais, dans le quartier de Voisinlieu, avant de venir s'établir ici, à Saint-Martin, juste avant la guerre. « Le 6 février 1939 », préciserait son fils Etienne, le prof, qui n'omettrait pas d'ajouter que c'était un lundi. Henri Cauvin avait une Juva 4 noire trois vitesses et marche arrière de marque Renault.

Sa femme, Mathilde, aménagea la maison avec goût. Sur le papier peint de la minuscule salle d'attente, elle disposa trois tableaux. L'un était signé A. Maupin et représentait le port de Saint-Valery-sur-Somme à la façon des Impressionnistes. Les deux autres portaient les initiales A.D. Sur le premier, une jeune femme à la peau mate posait en compagnie de trois enfants, un garçon, visiblement l'aîné, et deux filles ; elle tenait dans ses bras un poupon en langes ; au dos de la toile était écrit entre guillemets – sans doute était-ce le prénom de la jeune femme – « Louise ». Le second tableau de dimensions plus étirées, figurait une roulotte tirée par un cheval blanc ; un homme à pied tenait le cheval par la bride, son visage était en partie caché par un chapeau à larges bords ; la jeune femme assise à la place du cocher ressemblait étonnamment à « Louise ».

Plus tard, Etienne Cauvin chercha à déchiffrer qui pouvaient bien être ces peintres. Il trouva trace de cette Anne Maupin : elle était en effet de la Baie de Somme et avait eu son heure de notoriété. Mais, sur ce ou cette A. D., il ne dénicha jamais rien. Peut-être son père avait-il acheté les toiles à des Gitans de passage.

Il siffla Lola et sortit. « Pense à rapporter une baguette ! » lui dit Irène. Il ne tenait jamais Lola en laisse car c'était une vieille chienne qui obéissait à la voix. Dans son cartable rouge, le professeur avait plusieurs carnets. Il y consignait les notes prises aux Archives départementales et, le mois précédent, à la Bibliothèque nationale où il avait passé trois après-midi de rang. Il

préparait une histoire de Saint-Martin – un titre lui trottaient en tête : « Saint-Martin-le-Nœud : deux ou trois choses que je sais d'elle » mais le « elle » ne lui convenait pas et avec « lui » toute la poésie disparaissait. Pour cette histoire il s'était appuyé sur les travaux d'historiens locaux comme Charles Fauqueux et Albert Launay, Robert Lemaire dont l'ancienne bibliothèque beauvaisienne portait le nom, ou Bonnet-Laborderie qu'il avait eu comme collègue bien que tout les opposât, et surtout les choix politiques. La seconde partie de son ouvrage serait consacrée à des témoignages sur les années d'avant-guerre. Il avait déjà rencontré Joseph Grenier « le doyen » et Henriette Schiettecatte et, ce matin, il avait rendez-vous avec Lucie Vercruysse, native du village dans les années vingt-cinq. Agricultrice, fille, petite-fille et sans doute plus d'agriculteurs. A ce qu'il savait, elle avait eu un oncle bourrelier et un autre maréchal-ferrant et...

« Bonjour, professeur ! » Trois ados le saluèrent du haut de leur vélo. « Ah, Antoine ! » Le gamin freina et traversa la rue, « Oui, professeur ? » « Ta grand-mère est chez elle ? » Il disait la « grand-mère » mais Lucie Vercruysse était sa bisaïeule. La preuve : quand il était né, son père n'était pas là car il accouchait précisément Lucie de son premier garçon ; elle n'avait pas voulu quitter la ferme, la maternité lui faisait peur, trop moderne pour elle. Thomas et lui étaient inséparables jusqu'à ce que... « Oui, oui, elle vous attend. Maman a préparé un cake aux raisins comme vous aimez... » Le professeur hocha la tête et les VTT filèrent.

8

[*Aux-Marais. Société musicale*] A la société musicale d'Aux-Marais on se préparait pour la Fête de l'Âne. Il était de tradition que l'orphéon ouvre et clôture la manifestation, l'une des plus renommées de la région. Formation réduite en cette fin de matinée mais, n'empêche, la chanteuse était là. Le chef l'avait fait répéter deux jours plus tôt. Au début elle chantait couplets et refrain avec le même allant qui, à vrai dire, ne collait pas trop avec la petite ritournelle choisie. Il lui avait montré comment ralentir le refrain, comment l'assouplir – « Tu comprends, c'est le rôle du sax, il se lamente, il ondule, il chaloupe, il pleure presque de trop de douceur. C'est une valse. Vas-y, Eric ! »

Ils étaient sept ce matin-là : Eric au saxo, Yohann et Enzo à la trompette, Philou à la caisse claire, Luc et Hélène à la clarinette et Jessica à la traversière. Le plus jeune, Enzo, avait seize ans et la plus âgée, Hélène, était dans la soixantaine. La chanteuse, tout le monde l'appelait Djidji depuis la fête de fin d'année où elle avait interprété, avec une véracité poignante, un « Summertime » halluciné, façon Janis Joplin. Peut-être que l'alcool avait aidé mais la voix, non de non, était « d'un éraillé parfait » avait lâché Denis Raimbault, le quinquu cheminot ci-devant chef de clique. D'une clique qui comptait au complet dix-neuf membres, et jusqu'à vingt-trois quand les anciens reprenaient du service. Vingt-quatre quand Alfred ressortait son triangle. Mais il ne le faisait que les années « triangulaires », c'est-à-dire divisibles par trois. Et 2019 l'était.

Il poussa justement la porte, Alfred. Il était tout sourire. Il dit, comme pour s'excuser : « J'ai quasiment bouclé le texte ». Il parlait là de la chanson pour la Fête de l'Âne. Denis Raimbault en avait eu l'idée. Il en avait aussitôt trouvé la musique : ce serait une de son ami voisinlieusard Pascal Fontaine qui avait, un temps, écrit pas mal de chansons avec des copains. Ce serait des octosyllabes, huit pour le couplet, quatre pour le refrain. Huit et quatre douze : triangulaire ! Et douze fois huit quatre-vingt-seize : triangulaire de même ! « Ecoute-moi ça », proposa le chef. Alfred prit une chaise. La clique se mit en position, trois, quatre, et démarra à la baguette. Une

première fois les instruments seuls. « Ça te plaît ? » « C'est trop beau, mes paroles vont faire petite mine », répondit Alfred qui s'y connaissait en compliments. Trois, quatre. Cette fois, Djidji psalmodia, le rythme étant trop lent pour se risquer au scat. Aussi partit-elle dans des variations de gorge d'un bel effet mais, quand elle en fut au refrain et que la flûte de Jessica s'envola à l'octave supérieure, Alfred ferma les yeux. Il était aux anges. A la fin, il applaudit avec enthousiasme. « Merci, merci. Et ces paroles, alors ? » questionna le chef. Le poète la joua modeste et tendit une feuille à Denis et une autre à la choriste. C'était juste le refrain. Silence. Le chef lut le texte, releva les yeux vers Alfred qui affichait la gravité d'un candidat bachelier attendant le verdict de l'examineur, puis replongea vers la feuille. « Bon, on va se le faire, pour que tu te rendes compte. Prêts ? En avant. Trois, quatre. » Après l'introduction, la voix de Djidji s'éleva. Elle le fit... comment dire ?... un peu sirupeux, façon Iglesias :

*On fête l'âne en mon village
L'ânesse et les petits ânon
Viv' les traditions paysannes !
A bas la calott', mort aux cons !*

Un grand silence se fit. Avant qu'une explosion de rires secoue brusquement les vingt épaules réunies là. Ils riaient tous les dix à gorge déployée, la choriste se tenait les côtes, le chef était plié en deux et Alfred se tapait sur les cuisses. L'intermède dura plusieurs minutes. Puis on s'essuya les yeux et on reprit son souffle. « Tu sais ce que je me dis ?, commença le chef. Tu vois la tronche de la députée si on fait ça pour de bon ? » « Pour elle tu pourrais écrire *A bas la calotte et Macron !* », lança Hélène qui avait pourtant, c'était de notoriété publique, fait campagne pour le marcheur.

Alfred mit fin aux esclaffements. « Plus sérieusement, je vous ai écrit ça ». Il sortit une enveloppe de sa poche intérieure et donna une feuille à chacun. Trois couplets et un refrain. On se plongea dans la lecture et le silence se fit. On s'absorba dans le texte, on hocha la tête, on se retint de verser une larme. Le chef fit signe silencieusement. Trois, quatre.

*Ce n'est pas la nuit pas le jour
C'est l'entre-deux des âmes grises
La lune encor' dans le ciel court
Que l'aube déjà la tamise
Le petit glisse lentement
Entre les pattes de sa mère
C'est tout juste un frêle braiement
Alors peut venir la lumière*

*Sans les grisons notre campagne
Privée de leurs tendres couleurs
A perdu un peu de son âme
Et nous un peu de notre cœur*

*Et les jours succèdent aux jours
L'ânon a grandi on l'attelle
Il apprend le champ les labours
Les mille travaux de la ferme*

*Et le grand livre des saisons
Déroule pour lui ses merveilles
Des petits frais et des frissons
Aux touffeurs d'août en plein soleil*

*Une vie d'âne passe ainsi
Dans la compagnie de l'ânesse
Il n'aura pas d'autre pays
Que celui-ci qui est caresse
Un jour il se sent fatigué
Et puis ses forces l'abandonnent
Il se couche sur le côté
Quel est le prénom qu'il ânonne ?*

La voix de Djidji s'éteignit dans un murmure et les instruments s'évanouirent. Silence dans la salle, que rompit enfin Denis Raimbault : « Je me demande si ça n'est pas trop beau pour un âne ».

9

[*Chez les Paxa*] Quand elle reconnut le moteur de la voiture, Angèle sortit sur le pas de la porte. Elle était tout sourire en agitant la main. Les portières claquèrent et Babik se jeta dans ses bras. Il la dépassait d'une tête. Il avait les cheveux bouclés et une carrure athlétique qui saillait sous la chemise. A un moment il prit sa mère sous les épaules et la souleva. Elle cria de joie.

Puis Babik s'écarta et tendit la main vers sa compagne. « Maman, Bérénice. » « Ici, vous êtes chez vous, Bérénice », dit la mère en enlaçant la jeune femme. Elle reconnut la description qu'en peu de mots Babik lui en avait faite : « Et pourtant c'était elle dans le clair de ma vie Ce grand tapage matinal qui m'éveillait Tous mes oiseaux tous mes vaisseaux tous mes pays Ces astres ces millions d'astres qui se levaient », citant là René Guy Cadou, un poète dont « La roulotte » avait toujours les livres en rayon. Oui, c'est ainsi que lui apparut « Béréniza » ce midi-là : le pays de son fils. Elle ne fit pas comme font ordinairement les mères, à scruter le visage et la silhouette. Elle ne retint que les yeux, qui étaient sombres et lumineux, d'un brun foncé qui prenait la lumière, comme on le dit au cinéma d'une actrice sur qui le regard, malgré soi, se porte.

Petre sortit deux grosses valises du coffre et les porta à l'intérieur. Babik attrapa un sac en cuir qui visiblement faisait son poids et claqua le haillon. « On a pensé à tout. J'ai apporté les cadres. Je ne t'en ai pas parlé mais c'est Mercier qui les a faits, tu verras, ils sont magnifiques, hein, Niza ? » La jeune femme sourit : « C'est du cade. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Le menuisier a dit que les photos devaient être au moins du Nadar pour justifier de tels cadres ». « Rassurez-vous, Niza – je vais vous appeler comme Babik, en raccourci – rassurez-vous, ça le mérite. » « Vous savez ce qui me ferait plaisir ? » demanda la jeune femme. Elles se dévisagèrent en souriant. « Je sais. Alors, toi aussi tutoie-moi » et Angèle arrondit la main sur la joue de Niza.

On sortit du frigo des boissons fraîches : citron pressé pour les femmes et leffe blonde pour les hommes. On s'assit et l'on papota. Ou plutôt Babik parla. Il donna des nouvelles des voisins, les Rambert, les Cailhol, les Dufour, les Archambault – leur fille avait fait un essai avec un cinéaste

un peu connu, elle avait été prise, le tournage commencerait dès les premières neiges, « C'est un scénario de Mingarelli ? » demanda Petre en riant (car le romancier mettait de la neige dans tous ses écrits), « Non, c'est de Maxence Ferminé » répondit Niza sur le même ton enjoué (elle évoquait là un de ses livres de chevet sobrement titré « *Neige* » comme Baricco avait écrit « *Soie* »). « Ah, au fait, papa, puisqu'on parle de ça, comment il s'appelle, l'auteur italien que tu aimes tant ? Tu m'avais fait lire un livre qui raconte... » Bref, on papota un bon moment et, chez les Paxa, tout ramenait toujours aux livres et pas seulement à ceux de... Rigoni Stern.

Pendant qu'ils montaient leurs affaires au premier dans la grande chambre et qu'Angèle leur montrait la salle de bain, Petre prépara le lunch. Ils étaient passés chez l'Italien et avaient rapporté un superbe plateau de charcuterie (ils adoraient le saucisson de Bologne... ville natale de Pasolini, ah « *Les Ragazzi* » !) et du parmesan (Buzatti, « *Le désert des Tartares* »...). Il était en train de déboucher une bouteille de prosecco (tiens, Rigoni Stern pointe à nouveau son nez...) quand on toqua à la fenêtre. C'était le professeur Cauvin, il agitait un livre. « Entrez, professeur. »

Etienne Cauvin avait été l'un des premiers Martinodiens dont Petre Paxa avait fait la connaissance. On le lui avait présenté comme l'historien local et, pour on ne sait quelle raison, l'histoire de Saint-Martin-le-Nœud l'intéressait. Le livre que lui tendit le professeur était un épais volume. En couverture, en noir et blanc, le visage d'un homme plutôt jeune, d'une sombre matité. Le visage était éclairé de la droite, le blanc des yeux avait la même dureté que celui de la chemise. En lettres rouges, sur quatre lignes, le titre : « *Les Tsiganes en France, un sort à part. 1939-1946* ». « J'ai mis du temps à vous le trouver. C'est Irène qui l'a déniché au grenier, dans un carton. » Petre Paxa se confondit en remerciements.

A ce moment, Angèle et les enfants redescendirent. Présentations. Apéritif. « Vous connaissez la spotykach, professeur ? » Etienne Cauvin accepta un petit verre. Ça sentait bon, « La cannelle, non ? » Petre sourit : « Angélica n'a jamais voulu me dire ce qu'elle mettait là-dedans ». Eclats de rire de Babik : « Ne le croyez pas. Tous les gens du voyage boivent la spotykach. Cannelle, muscade, girofle, vanille, safran... » « Et un peu de vodka quand même, à ce que je peux en juger ? » s'esclaffa le professeur. C'était bon, c'était doux. « Comment dit-on sucré en romani ? » Petre répondit : « Zaharat ». Et Babik ajouta : « Mais quand on parle d'une femme, on dit... Bereniza... »

10

[De nuit] Aux-Marais sommeillait. Les volets étaient tirés depuis un moment car on venait d'entrer dans l'automne. C'en était fini des beaux jours, disons de l'insouciance car l'arrière-saison était souvent d'une imprévisible beauté. Septembre ne jouait pas dans les flamboiements ni dans les déchaînements mélancoliques à quoi nous avions habitués les romantiques. Les grandes envolées lamartiniennes n'étaient pas faites pour la vie simple d'ici. Plus tard, on s'emmitouflerait s'il le fallait mais, pour l'heure, on fermait juste le col de sa chemise.

Ces deux-là avaient passé une petite laine. Chaussures de sport aux pieds. L'un (l'une ?) portait une façon de casquette, l'autre allait tête nue. Ils marchaient côte à côte. Leurs ombres, d'un réverbère à l'autre, les dépassaient puis les suivaient sans que l'on en puisse deviner rien de plus. Ils contournèrent la Place des Tilleuls et prirent la rue du Moulin. Ils marchaient d'un bon pas. Silencieusement. Ou, du moins, s'ils conversaient, le faisaient-ils à voix basse et par intermittence. Quand ils furent à l'angle de la rue de l'Avelon, ils s'immobilisèrent. Ils allumèrent une cigarette

mais, malheureusement, le petit vent qui s'était levé leur fit mettre les mains en conque autour de la flamme et l'on ne put rien distinguer de leurs visages. L'un des deux dépassait l'autre d'une tête.

Puis ils se remirent en chemin et descendirent jusqu'à l'étang. Ils n'allaient quand même pas pêcher ! Non, la saison était close depuis la mi-septembre et puis, s'ils avaient eu leurs cannes, elles ne pouvaient de toute façon pas tenir dans le sac à dos que portait le plus grand.

Quand ils y furent, ils s'approchèrent du premier arbre, tout près du bâtiment où se tenait l'accueil. Ils allumèrent une lampe de poche et sortirent du sac à dos quelques feuilles. Ils en choisirent une et la positionnèrent à hauteur de visage contre le tronc. Ils la fixèrent avec des punaises. Après quoi ils se reculèrent pour juger de l'effet. Le plus grand remit le sac dans son dos et ils rebroussèrent chemin vers le cœur du village. Celui (celle ?) qui allait cheveux au vent abaissa sa capuche.

11

[Saint-Martin, la boulangerie] Edith Delaneuville n'aimait rien tant que le moment du premier café. Rémi était au pétrin depuis trois heures. Il avait allumé le four et le fournil s'était empli de l'odeur chaude qu'il aimait. Il se prenait une petite pause et préparait les deux tasses, les soucoupes et le sucre en poudre. Il versait l'eau dans la cafetière et l'arabica dans le filtre. Puis il se remettait à ses pâtons. A 6h10, le pas d'Edith glissait dans l'escalier. Elle aussi aimait ce rituel de fin de nuit. Son premier geste était toujours le même : elle s'arrêtait sur la dernière marche et le regardait. Elle s'emplissait la poitrine en fermant les yeux, « Hum ! Ça sent bon ! » et puis elle s'asseyait et lançait la cafetière. A la dernière goutte, Rémi déposait les croissants devant elle. Elle se levait pour attraper la confiture sur l'étagère, myrtilles toujours. Rémi s'asseyait face à elle et souriait. Ainsi se disaient-ils silencieusement le bonheur de vivre ensemble cette nouvelle journée.

Entre vingt-cinq et la demie, elle mettait la vaisselle dans l'évier puis elle passait au magasin. Elle vérifiait sa mise en place, les étiquettes et, sur l'ardoise près de la caisse, elle notait la fête du jour, ainsi qu'un dicton ou une pensée. Ce matin-là, qui était le mercredi 26 septembre, elle écrivit : Côme et Damien et, entre guillemets, « Les mots sont aussi nécessaires que le pain ».

Les premières cuissons étaient prêtes. Elle disposa avec soin les viennoiseries et les baguettes. Cela lui prit un bon quart d'heure. A ce moment, Saloua arriva. Elle passait toujours par la cour. Elle semblait fébrile. « Regardez ce qui était scotché sur le volet ! » Rémi lui aussi s'approcha. C'était une feuille un peu épaisse, écrite dans le travers, à l'horizontale, en lettres bleues. Edith Delaneuville lut : « Ici, Jean Larivière venait acheter le pain » et, au-dessous, en lettres vertes, elle lut : « Merci à vous ». Tous les trois se regardèrent, interloqués : jamais de leur vie ils n'avaient entendu parler de ce Jean Larivière, ni Larivière ni Rivière ni Vière, et ils éclatèrent de rire. Ils en rirent aux larmes. Alors Edith colla la feuille près de la caisse, que les clients puissent en profiter.

12

[Café de la Place] Scène habituelle au Café de la Place. « Je n'ai pas d'habitues ici, aimait à dire Gérard, je n'ai que des amis. » Et de fait c'était comme à la table familiale : chacun avait sa place. Michel, au coin du « zinc », avait le nez dans le journal qui titrait ce matin-là sur l'accident de La Chapelle-aux-Pots, un mort, un blessé dans le coma. Vingt-sept et vingt-cinq ans. Vitesse

excessive, disaient les premiers commentaires. Gérard ne disait rien. Il avait lu Le Courrier picard et savait qu'il n'y avait rien dire, surtout à un ami qui avait perdu sa fille sur la route. Il faisait mine de ranger les verres. Il se taisait.

Jacqueline poussa la porte, Gérard lui fit signe des yeux. Elle distribua les bises et demanda : « Tu aurais un timbre ? » Le Café de la Place était le dernier endroit où l'on pouvait acheter les timbres-poste à l'unité. Gérard sortit un carnet, « Tiens, choisis ! » Jacqueline prit le carnet et contempla l'image en couverture. C'était une sorte de statuette façon antique d'un long chien au pelage brun noir, en position couchée. Le coup et le museau étaient d'une finesse très élégante et les oreilles relevées étonnamment longues. Ce n'était pas un chien mais un bouillonnement de désir prêt à bondir. « Eh ben ? » fit Gérard. Gérard était le genre d'homme bourru qui, comme le chantait Brassens, « rigole pour faire semblant de n'pas pleurer ». Il se doutait bien que Jacqueline, à ce moment précis, était remuée par le souvenir de sa vieille chienne qui l'avait quittée il y avait quoi ?... deux mois... Il se trompait. La preuve : « Quand ma petite princesse est née, Jérôme et Catherine ont eu une merveilleuse idée : ils se sont fait imprimer par la Poste des timbres avec sa photo pour envoyer les faire-part ». Et alors elle se demandait si ce ne serait pas une belle idée pour la Fête de l'Âne. « Tu veux pas chercher sur ton zinzin ? » fit-elle à Michel. Celui-ci se mit à tapoter son highphone. En une minute il trouva. Ça s'appelait « Mon timbre à moi » sur la boutique de La Poste. « Et en plus c'est pas excessif : douze euros le carnet de dix, trente quatre euros cinquante la planche de trente. »

C'était même une sacrée bonne idée, sûr que ça plairait à Emma. Emma Audin-Maricourt, la mairesse. « M.A. A.M. » comme Aux-Marais, personne n'aurait pu l'inventer, « Un palindrome parfait aurait dit le professeur Cauvin » fit remarquer Joseph Grenier qui était entré sur ces entrefaites, suivi à deux pas par une Suzanne toute pimpante : « C'est une petite fille. Tournée générale ! Une petite Cattalya. On se demande où ils vont chercher ça ! » « Console-toi que ce soit pas Catastrophe ! » éclata de rire Jacqueline. Joseph Grenier leva doctement le doigt – était-ce le mot « strophe » qui avait éveillé les souvenirs ? – et déclama :

*« Lorsque l'enfant paraît le cercle de famille
Applaudit à grands cris.
Son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.*

Victor Hugo. J'ai perdu le reste ». On salua sa mémoire, non pas celle de Ce-siècle-avait-deux-ans mais celle du doyen, qui précisa qu'il avait dû apprendre ça en Fin d'études en 34-35, avec monsieur Provost, « Ça, c'était un maître ! »

On buvait joyeusement quand Latruite fit irruption. Latruite était son surnom car Dominique Lebesgue était le propriétaire de l'étang de pêche, renommé pour ses truites jaunes. « Ah, tu tombes bien ! fit-il en s'adressant au doyen. Ça te dit quelque chose, un nommé Larivière ? Jean Larivière ? » Joseph Grenier ouvrit les yeux comme des billes. Il fit la moue, « Rivière ou Larivière ? Parce que Rivière, j'en ai connu un à l'armée. » Latruite sortit une feuille pliée en quatre et l'ouvrit. Du plat de la main, il la défroissa sur le comptoir. Tous les cinq lurent, écrit sur trois lignes, deux en bleu et une en vert : « Ici Jean Larivière a appris à pêcher. Merci à vous. » Ce n'était pas signé. Gérard eut une bonne intuition : « C'est un gag de la bande au tchiot Mangin.

Vaut mieux qu'ils fassent ça plutôt que de dealer du shit ». « Tu peux pas parler français ? », le sermonna Joseph Grenier.

13

[*Chez les Paxa*] Niza s'était mise à l'ordinateur. Ils avaient longuement discuté tous les quatre sur la façon d'agencer les choses. Petre avait fait tirer les photos à Brioude. Il y avait un vieil ami qui tenait magasin Place Grégoire de Tours, à deux pas de la rue Sidoine Apollinaire où son père avait installé « La roulotte ». La rue ne devait rien à l'Apollinaire qui écrivit « La Tzigane savait d'avance Nos deux vies barrées par les nuits... » mais du moins l'évêque d'Auvergne du V^e siècle au prénom syrien – le même que Colette (Sidonie Gabrielle) car tout décidément dans cette famille ramenait aux livres – du moins écrivit-il des poèmes avant que de coiffer la mitre, puis des lettres... « Noir et blanc » était le nom du magasin de « photographie à l'ancienne » que tenait Armengaud Le Roux. C'est lui qui avait trouvé le beau sépia flamboyant des dix-huit clichés. Pardon, des dix-sept car il en manquait une, de photo. Elle avait toujours manqué et sans doute manquerait-elle toujours.

Chacun des cadres qui ornaient les murs du salon – à un mètre soixante-dix du sol et espacés, on verra pourquoi, de soixante-six centimètres huit – était en cadre et mesurait hors-tout trente-huit centimètres sur vingt-neuf. Il présentait une jolie double moulure et renfermait un vélin 135g, crème imprimé d'un double filet bleu ciel et vert pré. Au centre se tenait un « daguerréotype » (Petre Paxa utilisait ce terme, inexact du point de vue technique, par fidélité admirative envers le travail de son ami) : douze à la française, cinq à l'italienne.

Niza avait d'abord imprimé les dix-huit cartels indicatifs qu'Angèle avait soigneusement découpés au cutter sur une plaque de verre, au format quinze centimètres sur quatre. Ils étaient composés en noir dans une police élégante : du « perpetua » étroitisé à 90%.

- 1) « Ion Paxa entre ses parents, Petre et Lyuba. »
- 2) « (de g. à dr.) Ion Paxa, Jean Roussel, Marc Sarrazin, fac de Clermont-Ferrand, 1952. »
- 3) « Ion Paxa, service militaire en Algérie, 1956. »
- 4) « Mariage de Ion Paxa et Yoshka Brigaki, Brioude, 3.10.1957. »
- 5) « Petre Paxa, 1 ans, et ses parents. Brioude, 1959. »
- 6) « Ion et Yoshka Paxa, inauguration de La Roulotte, 3.10.1963. »
- 7) « Petre Paxa sur son vélo rouge, 1964. »
- 8) « Yoshka et Petre Paxa devant l'école communale, septembre 1964. »
- 9) « Fête pour les 35 ans de Yoshka Paxa, 08.06.1969. »
- 10) « Joseph Joffo devant La Roulotte. Dédicace de *Un sac de billes*, novembre 1973. »
- 11) « Petre et Angelica Paxa, Noirmoutier, été 1976. »
- 12) « Marguerite Duras dédicace *La douleur* à La Roulotte, octobre 1985. »
- 13) « Babik Paxa dans les bras de sa maman, Brioude, mai 1987. »
- 14) « Trente ans de mariage pour Yoshka et Ion Paxa, Brioude, décembre 1987. »
- 15) « Ion et Yoshka Paxa dans le jardin de Frugerolle (43), 1989. »
- 16) « Ion Paxa et son petit-fils Babik, 1990. »
- 17) « Ion Paxa à l'hôpital de Clermont-Ferrand, février 1989. »
- 18) « Dernière photo de Ion Paxa à La Roulotte, 18 mai 1989. »

Seule la première photo manquait.

Tous les quatre avaient discuté des citations et poèmes qui figureraient sous les cadres. Ils seraient imprimés en noir sur de jolis papiers alternativement bleu ciel pour les impairs et vert pré pour les pairs. Même typographie que pour les cartels, en corps 18. Que ce soit lisible mais qu'il faille quand même s'attarder sur les textes. « Offerts mais pas donnés » avait joliment résumé Angèle.

Pour la dernière photo, Petre avait tenu à la chanson de Mouloudji, une des premières qu'il ait entendues : « *Mon pote le Gitan un jour est parti Et Dieu seul sait où il balade sa vie...* » (J. Verrières/M. Heyral).

« Le romancero gitan » de Lorca commentait la photo 4, de Ion et Yoshka : « *Cette nuit me vit galoper De ma plus belle chevauchée Sur une pouliche nacrée Sans brides et sans étriers* » - c'était une proposition émue d'Angèle.

Babik, lui, avait choisi « Paroles perdues » de Romanès : « *Je n'ai pas encore compris / comment fonctionne le monde, / mais je sais très bien / ce que le ciel exige de moi.* » Il chercha avec quelle photo le quatrain irait le mieux. Il opta pour celle de son grand-père sur son lit d'hôpital.

« Et toi, alors ? » demanda Angèle. Niza bredouilla : « Moi ? Mais... » Elle scruta les tranches sur les rayons de la bibliothèque, tira un livre et s'y absorba. Elle sut avoir trouvé son texte quand elle tomba sur ce magnifique texte de Jean Richepin. Elle le fit lire à Angèle, ses yeux brillèrent : « *Mais ils sont avant tout les fils de la chimère, Des assoiffés d'azur, des poètes, des fous...* » Elle balança entre la 13 et la 16, entre Babik bébé et Babik enfant. Elle choisit la seconde. « Des poètes ? Mais je n'écris pas ! » se récria Babik. A quoi Niza répondit, et c'était mystère : « Pas encore... »

Puis elle se mit à l'ordinateur, chercha quelque chose et se tourna vers Angèle et Petre : « Je ne sais pas si vous avez déjà entendu ça ? » « Ah, Brassens ! Oh oui, qu'est-ce que c'est beau ! » « Mais écoutez ce qu'en a fait Rémo Gary, je l'ai entendu dans un bistrot à Ivry-sur-Seine. Je me demande si j'ai jamais... » Niza s'arrêta sous l'émotion.

<https://www.youtube.com/watch?v=N4g30V1JvRg>

Silence. Angelica prit la main de Petre. Ils ouvrirent les bras, Béréniza et Babik vinrent s'y loger. Ils restèrent ainsi jusqu'à ce que, huit minutes trente plus tard, Rémo Gary tourne le dos et que retentissent les applaudissements. Puis Petre dit : « C'est nous qui l'avons offert à mes parents, le disque de Brassens, « *Les oiseaux de passage* ». A sa sortie, en 76. Ils l'ont tellement aimé que papa, sur la pochette, avait rayé le titre, « *Les oiseaux de passage* », pour la rebaptiser « *La valse à Yoshka* ». Tu vois, Niza, tu ne pouvais pas mieux tomber... » Alors Bérénice proposa : « Si on le mettait plutôt pour la photo dans le jardin de Frugerolle ? »

[Mairie SMLN] Ce jeudi matin, il y avait un mouvement inhabituel sur le perron de la mairie. Elle n'ouvrait normalement qu'à 9h mais Aurélie Degrave prit sur elle d'anticiper et, à moins vingt, ils furent une douzaine à entrer dans le bâtiment. La secrétaire de mairie ouvrit la salle des fêtes et le brouhaha se déplaça devant la scène. On déploya des tables, on plaça des chaises. L'ambiance était à la bonne humeur, on riait plutôt. Seule Henriette Schiettecatte avait un petit air pincé. Elle papotait dans un coin avec Jeanne Forestier qui lui montrait sans doute les photos du voyage en Bretagne avec son club d'anciens. Les Dessaint, Luisa et Jean, discutaient avec les Stern : Christian se tapait sur les cuisses tandis que Sylvette racontait les péripéties du matin. Leur

fil Ludovic et leur bru Johanna eux aussi étaient hilares en exhibant une feuille dont Ludovic soulignait du doigt un mot puis l'autre.

Il y avait là encore Rémi Lehallier dans sa coutumière chemise à carreaux, Vincent Debruges avec, on ne sait pourquoi, son parapluie sur le bras car la journée s'annonçait plutôt belle, et Gisèle Maumené, l'ancienne institutrice, assise un peu à l'écart, un livre ouvert sur les genoux, dont un regard indiscret aurait livré qu'il s'agissait de « *Zazie dans le métro* » du gars Queneau.

Là-dessus Alfred fit son entrée en compagnie des Thuillier. La grand-mère, Thérèse Thuillier, tenait par la main sa petite-fille Stella, cinq ans, une adorable blondinette qui portait bien son prénom, tandis que Georges Thuillier portait à dos son petit-fils Rayan, un peu effarouché par tant de monde.

Le maire était sur leurs pas. Il serra des mains, s'assura que chacun avait un siège puis commença en évoquant « l'affaire » qu'à vrai dire il ne savait nommer, car rien ne laissait présumer qu'il pût s'agir de dénonciations calomnieuses (article 226-10 du Code pénal) : le ton n'avait rien d'outrageant et les faits cités étaient d'une banalité confondante.

« Quand même ! » osa Henriette Schiettecatte, et elle brandit le papier qu'elle avait décollé de sa boîte à lettres : « Ici Jean Larivière a trouvé Yette bien jolie. Merci à elle. » « Mais je trouve ça plutôt mignon », objecta François Moustier. « Et ma réputation ? » Alfred se leva : « Ma chère Henriette, tu sais ce qu'en écrivit l'abbé de L'Attaignant ? C'est un poème merveilleusement bien... troussé si je puis dire. – Rires. – Ecoutez ça. » Il chercha un peu dans sa mémoire. « Le mot et la chose. 1750... Juste deux quatrains :

*Je crois même en faveur du mot
Pouvoir ajouter quelque chose
Une chose qui donne au mot
Tout l'avantage sur la chose
C'est qu'on peut dire encor le mot
Alors qu'on ne fait plus la chose
Et pour peu que vaille le mot
Mon Dieu c'est toujours quelque chose. »*

Sourires et applaudissements. Alfred fit quelques pas pour claquer une bise sur la joue d'Henriette.

François Moustier revint sur les faits : ces petits messages sibyllins qui fleurissaient depuis l'avant-veille. On avait d'abord pu penser à un tour amusant de la part des ados mais une rapide enquête menée par Julien Casenave n'avait rien mis à jour. S'ils avaient été dans le coup, il y en a bien un qui aurait vendu la mèche.

Casenave justement se pointa sur l'entrefaite, sa tasse de café à la main. « Hein, Julien, tu confirmes ? » Il hocha la tête : « Nib de nib ! C'est pas eux ». Il ajouta que Mme Delafolie venait de lui remettre « ça ! » Il tendit à bout de bras un papier à l'horizontale. On distinguait du bleu et du vert. Ceux qui avaient la vue perçante purent lire mais, pour les autres, l'employé communal en fit une lecture commentée : « Ici – *i*, *2s*, *i* – Jean Larivière a – *accent grave* – appris – *a*, *p*, *r*, *i* – la conjugaison – *2g*, *u*, *é*, *zon* – et la règle – *r*, *ai* – de trois – *o*, *i*, *t*. Merci – *2s*, *i* – à vous – *c'est le plus fort* : *a*, *v*, *o*, *u*, *e* ! – M. Provost – *v*, *e*, *a*, *u*. » Eclat de rire général. « Là, je te crois pas, fit le maire, c'est toi qui l'as écrit ! » Les rires redoublèrent. « En tout cas, dit Alfred en élevant la voix, on voit que l'on a affaire à un poète... »

Quand le calme fut revenu, François Moustier proposa que chacun lise « le message, disons le message, que vous avez récupéré ».

« Ici Jean Larivière est venu jouer aux billes. Merci à vous. » (les Thuillier)

« Ici Jean Larivière a mangé des fraises... » (Alfred)

« Ici Jean Larivière a lu *Un bon petit diable...* » Gisèle Maumené ajouta que c'était sans doute prémonitoire.

« Ici Jean Larivière a joué avec le chien... » Vincent Debruges précisa qu'ils n'avaient jamais eu de chien, ni lui ni ses parents.

« Ici Jean Larivière est venu acheter du pâté... » Rémi Lehallier habitait justement dans l'ancienne charcuterie Huet, en face du parc de Flambermont.

« Ici Jean Larivière a entendu jouer de la mandoline... » « Ils auraient écrit du violon, on aurait compris vu notre nom, rigola Ludovic Stern, mais de la mandoline ! »

« Ici Jean Larivière a fait du vélo dans le jardin... » Les Dessaint se demandaient de quel jardin il pouvait bien s'agir.

« Ici Jean Larivière a fait des coloriages pendant les vacances... » (Jeanne Forestier)

Bon, tout cela ne prêtait pas à conséquence mais quand même, on ne pouvait pas savoir si les choses n'allaient pas dégénérer. « Et Emma Audin m'a dit qu'à Aux-Marais aussi des panonceaux avaient surgi. J'ai donc préféré en informer tranquillement la gendarmerie, sans arrière-pensée mais sait-on jamais ? Le plus étonnant, c'est que ce nom ne dise rien à personne. »

Aurélie Degrave s'était jusqu'ici contentée d'écouter. Elle exposa les recherches qu'elle avait effectuées à la demande de François Moustier. Sur le site Pages Blanches Particuliers Oise, elle avait trouvé dix-neuf références : deux Larivière à Bresles, un à Beauvais, deux à Cambronne-les-Ribécourt, etc. Bref, elle n'allait pas les appeler tous. Aucun Jean n'était du nombre. Par ailleurs plus de trois mille personnes portaient actuellement ce patronyme en France, et ce dans quatre-vingt-huit départements. L'état-civil recensait mille naissances à ce nom depuis 1966.

« Voilà, mes chers concitoyens, conclut le maire qui ne se départait pas d'une certaine emphase. Je vois le commandant Deshayes en début d'après-midi pour tout autre chose. Je lui en toucherais un mot. J'espère que nous en saurons plus. Je vous demanderai de bien vouloir déposer vos messages auprès d'Aurélie. »

Alfred agita la main. « Je voudrais, juste comme ça, risquer une petite conclusion de ma façon. » Il se leva et déclama :

*« Un certain Larivière
S'invite dans nos nuits.
Il sème ses mystères,
Le gars Jean Larivière.
En nos vies terre-à-terre
Enfin de la folie.
Qu'on boive et qu'on en rie.
Merci, Jean Larivière. »*

Applaudissements nourris. Alfred s'inclina à la manière des gens de scène. « C'est une forme poétique du Moyen Âge, on l'appelle triolet. » « Moi je ne trouve pas ça trop laid », conclut le maire comme il le fallait.

[*Au cimetière*] Il avait du boulot, Lionel Ternisien, ce vendredi-là. C'est qu'il fallait que tout soit impeccable pour dimanche. L'église était désormais inusitée, comme dans toutes les paroisses rurales, en dehors des enterrements, hormis une fois l'an. En cause, la chute vertigineuse des vocations que l'Eglise avait tenté de freiner en faisant appel, exactement comme les hôpitaux, à des praticiens (ecclésiastiques en l'occurrence) africains ou asiatiques ou peu importe. Et ce dimanche 30 serait justement LE jour de l'office à l'église Saint-Martin. Depuis deux jours Francine Gallois s'activait, balai et serpillière en main, pour faire briller la nef romane du XII^e – il avait bien retenu sa leçon, Lionel Ternisien, même s'il aurait été bien incapable de situer le XII^e dans ses vagues souvenirs d'Histoire, « Les Croisades, non ?... Euh... Saint Louis ? » C'est que le jour de l'office était comme un jour de fête, on y venait en famille, le parking n'y suffisait pas... Parce que Aux-Marais plus Saint-Martin ça vous faisait dans les dix huit cents âmes et, même en décomptant les mécréants, dont il était, et les impotents, eh bien oui ça remplissait la nef. En plus, ce dimanche, le professeur Cauvin ferait une causerie sur l'histoire de l'église, il était toujours passionnant. Germaine Lucas se remettait à l'harmonium et la chorale reprenait du service. Même lui, des bribes de chansons lui revenaient. Il en fredonna une, sourire aux lèvres : « Tu es, Seigneur, Le lot de mon cœur Tu es mon héritage En Toi, Seigneur, J'ai mis mon bonheur, Toi, mon seul... » Zut, il avait perdu le dernier mot... *bagage ? carnage ?* oui, pourquoi pas *voyage ?*

Bon, au boulot ! Il fit le tour du parking, impeccable ! Pas le moindre papier. Ah si, là, deux mégots. A la poubelle ! Puis il abaissa l'arrière de la remorque et descendit le motoculteur. La commune avait été bien inspirée de le changer l'année précédente. Elle avait acquis ce Staub bleu avec bac de deux cent dix litres. C'était parfait pour lui, qui n'avait pas à faire face à de trop grandes surfaces. Il attaqua par l'arrière qui était plat et sans obstacle. Une conseillère écolo avait proposé qu'on y mette des brebis mais il aurait fallu clore. Tiens, les brebis... « Tu es mon berger, ô Seigneur Rien ne saurait manquer où tu me conduis... » Souvenir de l'enfant de chœur qu'il avait été.

Trois quarts d'heure plus tard c'était fait. Il avait empli quatre sacs d'herbe. Il vint côté nord, immobilisa le motoculteur contre les tilleuls et coupa le contact. Il s'approcha du monument aux morts, arracha deux trois mauvaises herbes et machinalement jeta un coup d'œil vers le cimetière. C'est alors qu'il remarqua quelque chose d'inhabituel.

Dix minutes plus tard, la Citroën bleue d'Emma Audin-Maricourt se gara sur le parking. Lionel Ternisien vint à sa rencontre. « Vous avez pu joindre le professeur ? » demanda la mairesse. Il avait eu sa femme, elle avait promis de lui en parler dès qu'il rentrerait. « Je n'ai touché à rien » dit l'employé communal.

Ils s'approchèrent de la grille du cimetière. Tenue par six bouts de scotch, une feuille, à hauteur de regard, énonçait ceci en lettres bleues : « Ici a été enterré Jean Larivière » et, à la ligne du dessous, en lettres vertes : « Merci au docteur Cauvin ». Un cadre noir, façon faire-part, encadrait le message.

Emma Audin hocha la tête. C'était donc ça ! Une accusation post-mortem contre Henri Cauvin. « Comment ça ? » fit Lionel Ternisien. « Bon, on ne touche à rien, il y a peut-être des empreintes digitales là-dessus. J'appelle la gendarmerie. Et vous, essayez d'avoir Cauvin, il en saura peut-être plus. »

[Chez les Cauvin] Dans le salon du professeur Cauvin, la cafetière suffit toujours à emplir les tasses. Il y avait là, outre le professeur et sa femme : François Moustier et Emma Audin-Maricourt, Gilles Deshayes, commandant du groupement départemental de gendarmerie, et son adjointe, Amélie Boeckelandt, ainsi que Joseph Grenier et Henriette Schiettecatte. Cela aurait pu donner à leur réunion inopinée une certaine solennité mais Etienne Cauvin n'en avait cure. Au milieu de la table s'étalait une feuille cernée de noir, comportant un bref message dactylographié de dix mots, six écrits à l'encre bleue, quatre en vert. Quand Gilles Deshayes la lui avait mise sous les yeux, la première réaction du professeur avait été d'en rire : « Pour une fois qu'on remercie un toubib d'une erreur de diagnostic ! » Le commandant s'était récrié : « Ne prenez pas les choses à la légère. Il y a là l'expression à peine voilée d'une menace à votre rencontre. La vengeance, vous le savez, est un plat qui se mange froid ». La chose lui avait paru si sérieuse qu'il en avait informé le secrétaire général de la préfecture.

On but le café. Puis François Moustier proposa de prendre les choses dans l'ordre. « Rappelle-moi d'abord quand ton père a cessé d'exercer, ça nous donnera un repère temporel. » C'était simple : le 3 avril 75, jour de son accident de la route. Il était né en 1908 et avait obtenu son doctorat à vingt-sept ans, en 1935. Il avait exercé quatre ans à Beauvais avant de se fixer à Saint-Martin. De 1935 à 1975, cela faisait quarante ans. A raison, disons, de trente patients la semaine, ça donnait... – Emma Audin fit le calcul de tête – un sacré spectre de cinquante mille patients ! Henriette Schiettecatte fit remarquer que pas tout à fait : elle, par exemple, elle l'avait consulté une bonne trentaine de fois mais...

« Ça ne semble pas une bonne piste, coupa Amélie Boeckelandt. Nous devrions plutôt nous concentrer sur ce Jean Larivière. » Elle demanda à Etienne Cauvin si son père avait laissé des archives ou des papiers. Irène Cauvin éclata de rire : « Il y en a cinquante et un cartons au grenier ». Le découragement sembla gagner tout le monde. Surtout quand François Moustier annonça que l'examen scrupuleux du registre des décès n'avait rien donné. « Mais il a été ouvert en 1960. Peut-être qu'avant... »

« Mais vous – le commandant s'adressait aux deux plus anciens de la table – quand même, Jean Larivière ça doit vous dire quelque chose, non ? Vous, madame Schiettecatte, ce garçon qui vous trouvait si jolie... » « ... qui m'aurait trouvée, rectifia-t-elle. Eh bien non, ça ne me dit rien. » Evidemment, au début, on n'y prête pas garde, aux jeux de la séduction, il faut avoir dépassé la trentaine pour s'y montrer attentive. « Mais justement, entre 1939 et 1975 ? » « Non, rien. »

« Vous savez quoi ? » fit brusquement Irène Cauvin. Irène était une femme discrète et qu'elle s'immisçât dans la conversation surprit tout le monde. Il lui était tout à coup venu une idée, « oh, sans doute stupide mais... » Et si l'on se trompait complètement sur le sens de ce Merci ? S'il s'agissait d'un remerciement vraiment sincère ? Ce ne serait pas la première fois qu'on le remercierait dans une circonstance dramatique. « Je ne comprends pas » dit la mairesse. Irène Cauvin rappela le souvenir de... comment s'appelait-elle déjà ?... Hortense Gelé. Elle était atteinte de cette maladie dont à l'époque on taisait le nom et qu'on ne savait guérir. Henri Cauvin, disons le mot, avait abrégé ses souffrances et ses enfants lui en avaient été reconnaissants... Chacun se tint coi un bon moment. « Ce pourrait être une hypothèse », conclut le commandant. Qui émit cependant l'idée d'une protection, « discrète » insista-t-il. Etienne Cauvin la refusa obstinément.

C'est alors que Joseph Grenier fit une remarque totalement inattendue. Il était allé vérifier les couleurs du drapeau d'Israël : il n'y en avait qu'une, le bleu. « Et pourquoi ça ? » questionna le

commandant. « A cause des couleurs d'encre : bleu et vert. » Mais, à en croire son Petit Larousse, il n'y avait que trois drapeaux à les utiliser : le Lesotho, l'Ouzbékistan et la Sierra Leone. Autour de la table on sourit. « Pourquoi tu as pensé à Israël ? » insista le professeur. Alors le doyen évoqua plusieurs personnes, des enfants souvent mais aussi des femmes, qui avaient trouvé refuge à Saint-Martin pendant la guerre. C'étaient des Juifs. Ils se cachaient dans les grottes. Un petit réseau de gens de la commune leur portait à manger et les aidait comme ils pouvaient. « Et ton père, Etienne, tu n'étais pas encore né mais il en faisait partie. Mes parents aussi, c'est eux qui me l'ont raconté à mon retour. Et les Favier. » Le nom, Favier, avait disparu du pays ; lui avait été tué lors de la libération de Beauvais, en août 44, et elle, Simone, l'avait suivi quelques mois plus tard. « Et un beau jour ils n'étaient plus là, les réfugiés. Ils étaient partis en zone libre, c'est ce que me disaient mes parents. »

Tout le monde resta perplexe. Etienne Cauvin dit simplement : « Joseph, tu m'enquiquines. Avec ton histoire tu vas m'obliger à ouvrir un nouveau chapitre dans mon histoire de Saint-Martin ». Irène compléta la pensée de son mari : « Mais c'est une belle histoire et Etienne le fera avec plaisir ».

17

[*Salle des fêtes SMLN*] Il y avait deux nouveaux ce soir à la séance, Vanessa Lacour et Fred Vignal. Ils avaient vingt-quatre vingt-cinq ans et travaillaient tous deux dans l'informatique. Ce qui les intéressait dans l'improvisation ? Ils avaient découvert le théâtre à l'école primaire. Ils étaient de la Soie Vauban, à Beauvais, et leurs enseignants successifs, M. Fouliard, comme M. Boulier ou Mme Deuil, les emmenaient trois fois l'an aux séances scolaires proposées par le Théâtre. Au collègue Michelet puis à Jeanne Hachette ils avaient continué. Ils avaient même été tentés par la section théâtre du lycée mais la conseillère d'orientation les en avait dissuadés : s'ils voulaient faire de l'informatique, mieux valait une section scientifique. C'est là qu'ils avaient commencé à aller aux séances du soir. Ils citèrent quelques spectacles qui les avaient vraiment chamboulés, comme « L'atelier » de Grumbert ou, dans un tout autre genre, « Affabulazione » de Pasolini dans une mise en scène de Stanislas Nordey au Théâtre de la Colline. « Mais l'impro ? Parce qu'ici on ne fait que de l'impro », insista le coach Grégory Saillard. Ils répondirent pêle-mêle plaisir et surprise, travailler la répartie, eux qui étaient plutôt réservés, toucher à tous les genres et ne pas se prendre la tête avec un texte. « C'est un bon début, non ? » rigola Nezha, la copine qui leur avait parlé de ça.

Et puis l'on se mit au travail. Echauffement corporel, échauffement vocal... Première situation : « Deux personnes se rencontrent, l'une parle, l'autre ne dit rien. Durée : trois minutes. Pour la première fois, Vanessa et Fred vous pouvez rester ensemble si ça vous rassure. Allez, une minute pour se préparer ».

Ils étaient dix, onze avec le coach. Cinq duos, dont trois mixtes, car ils n'étaient que trois garçons. Mickaël Grosjean et Hervé Finet étaient les deux autres. Ils faisaient duo avec, respectivement, Anne Moulin et Nezha Taj. Les deux dernières équipes se composaient d'Agnès Caseneuve et Jenna Godric (qui se prononçait Godritch), et de Marie-Lou Tavers et Brigitte Barthès, dite B.B. (blondeur et jolie frimousse en effet). C'est elle qui demanda : « Et le genre ? ». « Libre » fut la réponse.

Les premiers à passer furent Anne et Mickaël. C'était Micka qui parlait. Anne avait les mains dans le dos de la chaise. On comprit qu'il s'agissait d'une jeune femme arrêtée lors d'une manifestation. L'homme portait un béret façon para. Il exhiba sous ses yeux une photo et demanda : « Il est où ? Dis-moi où il est et tu es libre ». La jeune femme baissait les yeux sans répondre. La même question fut reposée trois fois quatre fois, « Et lui ? ». Même silence. Alors l'homme fit un signe de la tête et brusquement le corps d'Anne se tordit sur sa chaise, elle ouvrit la bouche démesurément puis son buste s'affala. Fin de l'impro. « Deux dix, fit remarquer Grégory. Un point de pénalité. Qu'est-ce que vous en pensez ? » La situation avait été parfaitement comprise, le jeu était sobre et expressif.

Vanessa et Fred avaient tiré le numéro 2. D'abord elle était seule et semblait s'affairer à des tâches ménagères. Il arriva dans son dos et posa la main sur son épaule. Elle se retourna brusquement et fit face presque haineusement. Et elle se mit à débiter une série de reproches à quoi l'on comprit qu'il était son fils et ne l'avait guère visitée de toutes ces années. Au fur et à mesure qu'elle parlait, ses propos devenaient incohérents, surtout quand elle se mit à incriminer son mari qui n'avait cessé, hurlait-elle, de le tromper. « Arrête, maman, papa n'en voyait que par toi ! » dit Fred. A ce moment Grégory dessina un rectangle avec ses deux index. Les improvisateurs le regardèrent, étonnés. Le coach expliqua : « Ça signifie non respect de la consigne. Tu n'as pas le droit de parler, Fred ». Ils ne purent reprendre, ils avaient été coupés dans leur élan.

Les trois autres groupes mirent en scène une jeune carmélite effrayant son confesseur par le récit de ses désirs charnels (Nezha/Hervé), une gynéco expliquant à sa patiente genre oie blanche comment allait se dérouler la grossesse (Brigitte en demeurée/Marie-Lou) et l'interview par une journaliste du J.T. (Jenna) d'une championne du monde de judo muette (Agnès) qui s'exprimait en langue des signes – « punition majeure », la L.S. étant considérée comme un langage, elle « parlait » donc. Là-dessus grosse discussion à propos du mime et mise au point par rapport aux règles de la Ligue d'improvisation.

Puis le coach énonça le thème long du travail suivant qui se ferait en groupes de trois ou quatre. Il l'avait puisé dans ses vacances d'été qui l'avaient vu vagabonder à travers la Suisse : « En route, le mieux c'est de se perdre » (Nicolas Bouvier, « L'usage du monde »). Tout de suite Vanessa eut une idée...

18

[*Chez Alfred*] En cette fin d'après-midi Alfred était seul dans son jardin. Adèle était allée garder les enfants chez leur fille. Il avait encore deux bonnes heures devant lui car aujourd'hui ce n'était pas son jour : on était le 28 et il n'était de cuisine que les jours « triangulaires », c'est-à-dire divisibles par trois. Ainsi en avaient-ils convenu, petits arrangements d'amoureux. Depuis la réunion de ce matin une idée lui trottait en tête. Une idée de poème bien sûr, dont il n'avait jusqu'ici qu'une rime, et elle était féminine.

Il avait disposé devant lui, sur la table du jardin, son nécessaire d'écriture : un Petit Larousse illustré de 1942 (année de sa naissance) ; un calepin moleskiné noir quatorze cinq sur vingt et un, et ligné – son écriture vagabondait quand la page était sans repères et il n'aimait pas ça ; un petit critérium de douze centimètres de marque Kerry, gris métallisé et argent, que sa fille lui avait

offert pour un anniversaire, les mines étaient calibrées en zéro cinq et grasses (2B) ; et son dictionnaire de rimes, 1983, recouvert d'un kraft un peu déchiré, la reliure dorsale avait cédé.

Il l'ouvrit. A la page 200 il trouva les rimes riches qui l'intéressaient : *bréviaire* (pourquoi pas ? Il aurait pu être enfant de chœur), *bouvière* (plus difficile à caser : un poisson d'eau douce, mais puisqu'il avait appris à pêcher...), *chènevière* (complètement improbable : le chanvre, on l'avait cultivé et travaillé mais plus à l'est dans le département, vers Béthisy, et jusqu'au milieu du XIX^e...), *civière* (trop dramatique sans doute car il voulait du léger), *épervière* (rien à voir avec l'épervier. Il l'avait entendu une fois, ce mot, dans la bouche d'Henriette Schiettecatte à propos d'herbe à lapins : petite, elle allait avec sa mère ramasser *des épervières*, autrement dit des pissenlits), *étrivière* (sa petite-fille faisait de l'équitation au Mont-Saint-Adrien. Dommage qu'elle ne s'appelle pas Claire...).

Un prénom en appelant un autre, il tomba tout de suite sur Apollinaire. Il le vénérât (tiens, *vénère*... Il prit note). Il fouilla dans sa mémoire les poèmes du Guillaume en question. « Le pont Mirabeau » bien sûr et celui que Ferré avait joliment mis en musique, très court... Il fredonna « J'ai cueilli ce brin de bruyère L'automne est morte, souviens-t'en Nous ne nous verrons plus sur terre Odeur du temps, brin de bruyère Et souviens-toi que je t'attends ». Trop triste mais il nota la *bruyère*. Quand il lui revint « La chanson du mal-aimé » - « Un soir de demi-lune à Londres Un voyou qui ressemblait à Mon amour vint à ma rencontre... » - il sut qu'il avait trouvé ce qu'il cherchait : ce serait des quintils en octosyllabes, cinq vers de huit pieds, rimes embrassées : abbaa, ou aabba ou abbba ou bien abbaaa, il verrait en allant.

Il écrivit tant que la lumière fut là, c'est-à-dire écrivit beaucoup et ratura encore plus. Jusqu'à ce que les mains d'Adèle se posent sur ses épaules, « C'est prêt »...

19

Chez les Cauvin, les cartons s'entassaient dans le salon. Irène procédait méthodiquement. Contrairement à son fils, Henri Cauvin ne semblait pas avoir été un adepte forcené du classement. Certes il ne jetait rien mais ce n'était visiblement pas la logique alphabétique qui prévalait. Ainsi, aucune trace de Larivière dans les longues énumérations mensuelles glissées, mois après mois, entre les pages des registres à couverture noire rigide où étaient notés ses rendez-vous. C'était sans doute Mathilde qui tenait ces registres.

Etienne, lui, s'était rendu aux Archives départementales à Beauvais. Son ami Jacques Lamarre n'était pas là. Il fut reçu par son adjointe, Kadjola Logossah. Drôle de nom mais elle tenait à son patronyme béninois. Elle était née l'année de l'indépendance de son pays, qui s'appelait encore le Dahomey. Il ne deviendrait le Bénin que l'année de ses douze ans. « C'est pour ça, expliquait-elle dans un grand éclat de rire, je ne vais pas passer ma vie à changer de nom ! » Le professeur aimait sa compagnie car ils partageaient la passion de la recherche historique. Elle avait pris part à un ouvrage collectif publié en 2002 à L'Harmattan sur « Les noms de famille d'origine africaine des populations antillaises d'ascendance servile ». Autrement dit, des descendants d'esclaves. Parmi les noms dahoméens, le sien figurait.

Etienne Cauvin lui exposa l'objet de sa recherche : le décès, à Saint-Martin-le-Nœud, d'un certain Jean Larivière, entre 1939 et 1960. Kadjola Logossah chercha sur son ordinateur. Ça n'avait pas encore été numérisé mais il y avait bien un registre, 1875-1960.

Le registre était de grande taille et comportait quatre-vingt-seize pages, numérotées dans l'angle supérieur extérieur à l'encre violette. « Ah, la plume !, fit le professeur. On peut dire ce qu'on veut, ça avait quand même un charme fou. » L'archiviste grimaça : « Si vous saviez ce que ça m'a valu de coups de règle à l'école ! On devait mettre la main à plat devant nous, comme ça – Elle le fit. – et la badine frappait trois fois. La première, on devait dire *i*, la deuxième et la troisième on disait *ranne*. Parce que, en yoruba, *iranran* ça veut dire *taches*. » « Belle leçon de pédagogie, commenta le professeur. Vos maîtres avaient retenu la quintessence de la République. » Ils en rirent. « Bon, je vous laisse. N'hésitez pas à m'appeler en cas de besoin. »

Le professeur feuilleta machinalement les premières pages, intéressé d'y retrouver des patronymes qui avaient encore cours, des noms belges aussi de la fin du XIX^e, ou italiens à partir des années vingt. Il redoubla d'attention en arrivant à l'année 1939. Le 4 février, Amélie Lecomte fut le premier nom. Amélie Léontine Marie Lecomte, femme Desmet, née de Lecomte Jules Isidore et de Gallois Jeanne Hortense Louise. 1861-1939.

Une heure plus tard, il referma le registre. Non seulement pas de Larivière mais juste trois Jean ; un Jean Estienne le 06 août 41 (1882-1941), un Jean Favier, le 15 juin 1943, « décédé chez ses grands-parents en l'absence de ses parents » était-il précisé (1933-1943), et un Jean Bertinot le 27 octobre 1958 (1921-1958). Bref, rien. Toute cette histoire était bien un gag. Il secoua la tête en riant.

Il passa s'excuser auprès de Kadjola Logossah de lui avoir fait perdre son temps. L'archiviste nota le nom de Jean Larivière et la période 1939-1960 et dit : « Je vais quand même vérifier quelque chose à tout hasard ». Le professeur fit trois pas et l'archiviste ajouta : « Ça ne vous servira pas à grand-chose mais *la rivière*, ça se dit *odona* en yoruba. » Le professeur éclata de rire.

Il était vingt heures. Avec Irène, ils avaient entrepris de remonter les cartons quand le téléphone sonna. C'était Kadjola Logossah. Elle avait trouvé quelque chose de tout à fait surprenant dans le fichier des cartes d'identité. « Voici. Le 15 juin 1943, la préfecture de Beauvais a délivré une carte d'identité à un nommé Jean... Larivière... D'après les papiers, il avait presque dix ans. Il a été déclaré comme né à Paris le 03 octobre 1933. » Irène avait mis le haut-parleur, Etienne était près d'elle, le crayon à la main. L'archiviste poursuivit : « Son père était Ange Larivière, et sa mère Louise Chagrin. Voilà tout ce que j'ai trouvé. Je ne sais pas si ça peut vous être utile... Je vous laisse. Bonsoir professeur, bonsoir madame. »

Le professeur était sonné. Ainsi ce Jean Larivière avait bien existé.

Il consulta ses notes et, tout à coup, la coïncidence d'une date le frappa : le 15 juin 1943, et celle d'un nom : Favier. La nuit tomba là-dessus.

[De nuit] Saint-Martin dormait à poings fermés. Le ciel s'était couvert par l'est à l'approche du soir et l'on entendait par intermittence tonner au-dessus de Beauvais. Sûr qu'on n'échapperait pas au grain. Les deux vélos contournèrent le parc de Flambermont et prirent la direction d'Aux-Marais. Il fallait une bien grande nécessité pour se lancer ainsi à deux heures du matin. Le premier vélo traînait une petite carriole, on la distinguait dans la lumière tremblotante du second. Le vent s'était levé et son souffle couvrait le feulement des roues et l'ahan des pédales. Un chaos parfois réveillait le bruit d'un choc sourd, bois sur bois. Sans doute la carriole transportait-elle des objets

quelconques qui venaient heurter brièvement les montants. Des deux silhouettes, on ne distinguait pas grand-chose car les pédaleurs portaient une capuche et vraisemblablement un k-way car cela flottait un peu autour de leur torse. Ils semblaient d'égale taille et allaient bon train.

Passés les premiers virages en S, ils furent dans la ligne droite en légère montée. Ils ne parlaient pas, sinon le vent aurait porté confusément leurs paroles. Or seules s'entendaient les rafales encore légères du nordé. Par moments, la lune apparaissait entre les nuages, révélant ce curieux attelage de deux cyclistes insomniaques. Quand le premier éclair zébra le ciel, assez loin vers le nord, il sembla que les deux silhouettes se recroquevillaient un peu. Elles étaient maintenant à l'entrée d'Aux-Marais et virèrent à droite par la rue de l'Eglise, tandis que le tonnerre roulait en saccade au-dessus d'eux...

21

[Café de la Place] Samedi 29.

« La pluie du matin n'arrête pas le pèlerin », lança Michel en secouant sa casquette sur le seuil du bistrot. Poignée de main à Gérard qui bougonna : « On s'est moqué de Hollande qui prenait toujours la flotte mais je vois que Macron c'est pas mieux ! » « Comme ça il aura de quoi remplir sa piscine de Brégançon, rigola Michel, c'est toujours ça d'économisé. » Soucoupes, tasses, café. Et puis on parla de Jean Larivière : les choses semblaient se tasser un petit peu. C'est égal, ça avait bien fait rire, cette affaire. « Heureusement qu'il ne semblait pas porté sur la chose parce que quelques-uns auraient pu se sentir pousser des cornes ! » C'est Michel qui avait lancé ça. Il ajouta : « Tu vois à qui je pense ? » et tous les deux gloussèrent.

Là-dessus entrèrent Suzanne et Jacqueline, les inséparables. Elles paraissaient un peu choses. Si bien que Gérard s'inquiéta : « Qu'est-ce qui ne va pas, les filles ? » Pas de réponse. Sauf que Suzanne ouvrit son sac et posa une feuille sur le bar, « Ça ! » Gérard prit la feuille et éclata de rire, « Suzanne, tu nous fais des cachotteries ! » Il tendit la feuille à Michel qui lut : « Ici, Jean Larivière a caressé la joue de S. Merci à elle. » Il opta pour une autre stratégie. Il prit une mine grave : « Je crois qu'il faut tirer cette affaire au clair sinon elles vont toutes avoir leur honneur bafoué, les Sylvie, Sylvette, Sylviane, Suzie, Suzon, toutes... les Sidonie, les Sèverine... » « Les Sandrine et les Sonia..., compléta Gérard. Tu l'as trouvé sur ta porte ? » Jacqueline expliqua que, la veille dans l'après-midi, elles étaient montées derrière l'église, jusqu'aux grottes. Et c'est là qu'elles l'avaient trouvé, accroché à un clou entre deux pierres.

Il y eut un silence et puis les rires fusèrent. Ils en riaient aux larmes, à gros sanglots. On comprit, entrecoupé de hoquets, que Michel disait : « Mais la joue, juste la joue, c'est mignon », et Gérard « T'imagines s'il avait écrit les nénéés ! » Fou rire avec variations sur les lolos, les gougouttes, alors là ce fut du délire.

« Qu'est-ce qui se passe ici ? » demanda Joseph Grenier en poussant la porte car il était neuf heures et demie. Et Michel : « C'est rien, c'est les nichons de Suzon ! » Hurlements de rires.

22

[Au cimetière] Emma Audin-Maricourt était arrivée la première au cimetière, enfin, la seconde parce que c'était Lionel Ternisien qui l'avait alertée. Elle en était complètement retournée, c'était

le cas de le dire. François Moustier fut là dans le quart d'heure, suivi de près par la CX GTI du commandant Deshayes et son adjointe. Ils se saluèrent sur le parking et se dirigèrent d'un pas rapide vers la grille.

Lionel Ternisien avait découvert la chose (il ne savait comment la nommer) en arrivant ce matin à 9h15. C'était là, en plein milieu en remontant l'allée, juste après la croix. Le petit groupe s'immobilisa devant la fosse : on avait creusé là, à un mètre vingt de profondeur ; la terre, rejetée sur les côtés, mordait sur la tombe voisine où reposaient Albert Grimault et sa femme Alphonsine. Stupeur. « Et la stèle ? » questionna Gilles Deshayes. « Il n'y en avait pas à cet endroit, répondit l'employé communal. Il n'y avait pas de tombe... Je n'en ai jamais connu ici. » On convint qu'il devait bien y avoir quelque chose, sinon pourquoi aurait-on creusé ? « Je ne crois pas trop au trésor des Templiers », dit Amélie Boeckelandt, aussitôt surprise de son audace. Et puis elle prit des clichés, beaucoup, y compris des traces de pas dans le sol ameubli par l'orage de la nuit.

« Profanation de sépulture, là on ne rigole plus. Jusqu'à cinq ans d'emprisonnement (article 225-17 du Code pénal). » Le commandant avait pris un ton solennel. « J'informe le préfet et le procureur, c'est trop grave. »

Emma Audin était sans mot. François Moustier fit remarquer que l'on était monté d'un cran dans l'escalade, « Et la tombe de Cauvin, on n'y a pas touché ? » Lionel Ternisien les guida vers le haut du cimetière. Dieu merci, elle était intacte.

« Au fait, vous savez quoi ? fit le maire. Etienne Cauvin m'a appelé tout à l'heure. Aux Archives ils ont trouvé trace de Jean Larivière. Une carte d'identité en juin 43. » « Nom de Dieu ! laissa échapper Deshayes. Vous allez voir que ça va encore être une histoire de collabos... » François Moustier s'offusqua : jamais de la vie, le docteur Cauvin n'était sûrement pas de ce bord-là ! « Pas lui, fit Deshayes, pas Cauvin. Mais ces Larivière pourquoi pas ? »

On boucla le cimetière. Les gendarmes seraient là très rapidement et procéderaient aux constatations. Si tout allait bien, on pourrait refermer le trou ce soir. Gilles Deshayes proposa la tenue d'une « cellule de crise, le mot est trop fort mais vous voyez l'esprit » dans l'après-midi. Seize heures à la mairie. « Laquelle ? » « Je propose chez nous, fit Emma Audin, ce sera plus près si on a besoin. »

Les voitures étaient à peine parties qu'une Fiat bleue se gara sur le parking. Un type en descendit : une quarantaine d'années, appareil-photo en bandoulière et sacoche sur l'épaule, on aurait dit un journaliste...

23

[Chez les Paxa] Atmosphère studieuse chez les Paxa. Il fallait que tout soit prêt pour ce mercredi. Le 3 octobre était un jour à part : Ion Paxa, le grand-père, était né le 3 octobre 1933 et Yoshka Brigaki, la grand-mère, très exactement un an plus tard. Ils s'étaient mariés en 57, ce même 3 octobre et, six ans plus tard, ils avaient inauguré « La roulotte » à cette date anniversaire, c'était un jeudi. Petre et Angèle avaient eu la rare délicatesse de respecter la tradition pour donner naissance à leur fils le 3 octobre 87.

Celui-ci justement avait, avec Béréniza, la charge de maquetter le flyer d'invitation pour l'inauguration. Ils le distribueraient mardi dans les boîtes à lettres. Une demi-page recto-verso qu'ils feraient tirer lundi dans une imprimerie beauvaisienne.

Ils avaient beaucoup discuté du titre tous les quatre et, après avoir longtemps hésité entre *provisoire* et *éphémère*, ils avaient opté pour « Petit musée éphémère Jean Larivière », ce qui était un alexandrin, comme Niza en fit remarque. Il en avait coûté un peu à Angelica de ne pas y retrouver l'adjectif *modeste* qu'elle aimait tant depuis sa lecture de Stevenson (il avait traversé les Cévennes avec son ânesse Modestine) et encore plus depuis qu'une escapade à Sète leur avait fait découvrir le « Musée des arts modestes » des frères di Rosa. Mais ça ne collait pas. Niza suggéra que *petit* ferait encore plus modeste que *modeste*, « Non ? Tu ne le sens pas comme ça ? » Une complicité était née là entre les deux femmes.

Petre pensait qu'il fallait maintenir le mystère autour de Jean Larivière pour que les gens, intrigués, viennent aux renseignements et qu'il ait l'occasion de leur lire la... lettre, on pouvait dire comme ça, qu'il avait retrouvée sur le bureau de son père à sa mort. Il voulait que ce soit simple et beau. S'ils en disaient trop par avance, les gens pourraient avoir le sentiment de tout connaître de son histoire et être tentés de ne pas venir.

Au recto, il y avait donc le titre, suivi, en position centrale, du drapeau bleu et vert avec la roue aux rayons rouges – le ciel, la nature et la route. Enfin, c'était la première option. La seconde était le dessin d'une roulotte tirée par un cheval dont un homme, jeune, à pied, tenait la bride ; à l'entrée de la roulotte était assise une femme, jeune, tenant sur ses genoux un bébé dans ses langes. Niza était partie d'une photo qu'elle avait retravaillée sur photoshop pour lui donner un crayonné très sobre. L'homme portait un chapeau à larges bords. La robe du cheval était pie, du noir aux larges taches irrégulières et du blanc sur le dos, les pattes, le museau et la queue.

« De quel pays ils venaient, tes arrière-grands-parents ? » Silence. « Ils venaient, c'est tout. Mon père a parlé une fois d'une petite région des Carpathes, en Roumanie, la Totdaunie, c'est ce que grand-père lui aurait dit. » « Pourquoi *aurait* ? » Babik sourit, « Mon grand-père devait être comme papa, il n'aimait pas laisser les gens avec des questions, alors il inventait... La Totdaunie n'a jamais existé. – Stupeur amusée de Niza. – *Totdaunea*, en romani, ça signifie *depuis toujours*. » Silence. « J'aurais aimé le connaître, ton grand-père », fit Niza.

Ils s'y remirent. Au verso ils firent figurer une carte de l'Europe mais seul ils dessinèrent le contour nord de la France, avec un point : St-Martin-le-Nœud. Un trait irrégulier y menait, venant de l'est, et figurant l'improbable parcours, fin du XIX^e siècle, du bisaïeul – qu'entre eux ils nommaient Angel Paxa –, venu donc des Carpathes pour faire le rémouleur, et qui, en 1907, eut un fils, Petre, premier du nom. Un second trait irrégulier partait du point de St-Martin et descendait vers le centre de la France, sans nommer Brioude. En légende de ce semblant de carte, ils inscrivirent cette citation de Deleuze qui figurait au fronton de la librairie brivadoise : « Les nomades n'ont pas d'histoire, ils ont seulement de la géographie ».

Au bas du flyer, quelques lignes évoquaient le fait qu'ici avait vécu Jean Larivière et qu'il y avait été heureux, entouré de tous les soins que l'on doit aux enfants. Est-ce qu'ils n'en disaient pas trop avec le mot *enfants* ?

[*Chez Alfred*] Alfred et Adèle avaient bu le café. Elle était assise dans le canapé, les mains sur les genoux, et lui dans le fauteuil. « Je peux y aller, Adeline ? » Le diminutif lui venait chaque fois qu'il avait quelque chose d'important à dire, et un poème était une chose importante. Ce midi-là

c'était des quintils, il y en avait cinq, vingt-cinq octosyllabes, à quoi il avait ajouté un envoi de deux vers pour que le nombre en soit « triangulaire ». Adeline sourit.

*« A la vitesse de l'éclair
Il a traversé Saint-Martin
Était-ce un miracle stellaire ?
En tout cas nul ne se souvient
De cette éphémère lumière. »*

« Ephémère lumière » lui avait pris un bon quart d'heure. Il tenait son idée : quelque chose qui faisait plisser les yeux par un réflexe de nictation mais il lui fallait une rime en *erre* ou en *air*, comme « les vibrations de l'air » – pas trouvé le moyen de le caser. « C'est très joli, fit Adeline, mais ne t'arrête pas tout le temps comme ça, on dirait que tu récites ta leçon. » L'ancienne prof de français ne put s'empêcher d'en rire. « Non, madame. Excusez-moi, madame. Je reprends, madame » fit Alfred en lui baisant la main. N'ai-je pas dit qu'il ne dédaignait pas de faire le joli cœur ?

*« Sans doute dans le syllabaire
Apprit-il la beauté des vers.
Il se risqua à un quatrain,
Ou Il osa un premier quatrain ?
Comptant ses pieds d'alexandrin
Pour une écolière aux yeux verts. »*

Adèle avait cru entendre *pers*, souvenir de ses années de grec et d'Athéna « aux yeux pers », avait écrit Homère. Mais le mot était peu courant et les gens risquaient de s'interroger, « paire ? » Il rectifia. Elle fit remarquer que s'il écrivait *verts*, la chose étant tellement rare – « Mis à part l'œil de verre de ton grand-père » glissa Alfred, ils en rirent. – si donc il écrivait *verts*, on s'attendait à ce qu'ensuite il nous parle de leur propriétaire. Il ne le faisait pas. « Tu as raison, je remplace par *clairs*, Pour une écolière aux yeux clairs. Ou alors tout simplement Pour les beaux yeux d'une écolière ? Oui, ce sera mieux. »

*« Il découvrit bois et jachères
A courir le long des chemins
Le jeudi avec ses copains,
Joua aux bill's et au lanc'-pierre,
Pêcha la truite à la rivière.*

*Avec son père, avec sa mère,
Il fut heureux à Saint-Martin.
Il eut des rir's, quelques chagrins
Aux enfants elles sont légères,
Les peïn's : un baiser et plus rien.*

*Un beau matin, après l'hiver,
Il est parti, a pris le train
Qui l'emportait vers son destin.
Reste de lui, oh, trois fois rien :
Un nom qui coule et qui se perd.*

*Où qu'il soit, loin de Saint-Martin,
Longue vie à Jean Larivière ! »*

Silence. Adeline s'essuya furtivement les yeux. Elle lui mit une tape sur le bras, « Mais pourquoi il faut toujours que tu me fasses pleurer ? » Et lui : « Tu sais l'idée qui m'est venue ?... Et si je le glissais moi aussi dans les boîtes à lettres ? »

25

[*Mairie de Aux-Marais*] Dans la salle du conseil à Aux-Marais s'étaient regroupées une quinzaine de personnes autour du commandant de gendarmerie, des maires des deux communes et du professeur Cauvin : une dizaine d'adjoints et de conseillers, ainsi que « le doyen » et Henriette Schiettecatte. C'est que la situation était... « ne disons pas grave, précisa Gilles Deshayes, mais préoccupante », « une toute petite affaire Benalla » plaisanta Etienne Cauvin.

Les faits furent rappelés par le menu, les A4 bleu et vert s'étaient étalés sur la table. Il y en avait dix-sept, sans oublier ce qui avait enclenché la phase 2 de l'opération : l'exhumation au cimetière cette nuit même. « Le terme n'est peut-être pas totalement approprié, souligna Emma Audin, puisque *exhumer* est le contraire d'*inhumer* et signifie extraire un corps de la terre. Or de corps nous n'en avons pas car, de mémoire de pompes funèbres, l'emplacement en question n'a jamais été utilisé pour y ensevelir qui que ce soit. » C'était là l'une des questions qui demeuraient sans réponse.

La seconde « mais peut-être la même » insista François Moustier, portait sur ce Jean Larivière qui était au centre de tous les messages. On fit le point des renseignements recueillis. Le professeur évoqua la délivrance, à ce nom, par les services préfectoraux de Beauvais, d'une carte nationale d'identité, le 15 juin 1943, qui était un mardi. Ce Jean Larivière aurait eu dix ans et serait né à Paris, d'un certain Ange Larivière, vingt ans, et de Louise Chagrin, dix-neuf ans. On n'en savait pas plus. Le professeur ajouta que, ce même 15 juin 1943, son père Henri, docteur en médecine, avait signé l'acte de décès, ici, à Saint-Martin, du petit Jean Favier « emporté par un accès de fièvre foudroyant » au domicile de ses grands-parents maternels Raymond Favier et Simone « née Brigaki » précisait le document. Le mystère demeurait donc entier.

Henriette Schiettecatte prit la parole. Elle se souvenait bien de ce Jean Favier. Il avait débarqué chez ses grands-parents au début de la guerre. Elle s'en souvenait bien parce qu'il avait les cheveux très noirs et bouclés comme sa grand-mère, et surtout parce qu'il n'avait pas l'accent de par ici. Il était comme tous les gamins du village, insouciant malgré la guerre. Un jour elle avait appris qu'il était mort brusquement, comme ça, en pleine nuit. Il avait été enterré très vite, sans même que ses parents aient eu le temps de venir. « Jacques Favier et Mauricette Letourneur n'étaient pas là ? » questionna Deshayes en plongeant le nez dans les notes du professeur. Je parle là de ses parents. Ils n'étaient pas là ? » « Ben non, répondit Henriette. Vous savez, en ce temps-là on ne circulait pas comme on voulait... C'était vraiment très triste, oui, très triste... »

C'est alors que Joseph Grenier prit la parole. Il avait bien connu les Favier, tous deux morts en 44 « dans les circonstances héroïques que l'on connaît » et enterrés ici. Il avait connu leur fils aussi, Jacques, qui était né pendant la guerre, la Première. Jacques ne s'entendait pas très bien avec son père, ils avaient des caractères trop entiers. « Avec sa mère, si, elle était plus posée que Raymond. Elle était quelque chose comme une étrangère, je ne sais pas trop de quel pays, mais une étrangère... » Le fils Favier et lui étaient copains et, quand il est parti, il lui a dit qu'il allait s'installer dans la Somme. Le fait est, quelques mois plus tard, il a reçu une carte postale avec une

adresse à Saint-Valery. Et puis une autre, deux ans après, où Jacques lui disait qu'il s'était marié et que sa femme venait de mettre au monde un enfant. Joseph Grenier ajouta que, quand le professeur Cauvin était venu chez lui pour son livre, ils avaient parlé des anciens, entre autres des Favier. Après ça il avait refouillé dans ses malles au grenier car « je ne jette jamais rien ». Et il l'avait retrouvée, la carte ! Il plongea la main dans sa poche de poitrine et brandit la carte postale aux tons gris incertains. « Le Crotoy. 21.10.33 » était-il noté sur le tampon. Le timbre était violet et coûtait quarante centimes.

Bref, tout ça confirmait la véracité des faits.

« Oui, dit Joseph Grenier. Sauf que l'enfant se prénomrait... Jeanne ! » Etonnement général.

« Et alors, ça ne vous a pas surpris de voir débarquer un petit Jean ? » questionna le gendarme.

Joseph Grenier soupira : « Offlag II-E Neubrandenbourg, ça vous dit quelque chose ?... J'ai été rapatrié en août 1945... »

26

[*A l'église*] Dimanche matin. Les cloches avaient sonné à toute volée pour annoncer l'office. Le parking débordait déjà. La nef s'emplit. Un peu à l'écart, sous les tilleuls, Etienne Cauvin reparcourait les notes de sa causerie sur l'architecture romane mais aussi sur cette époque où l'église était un authentique lieu de rassemblement. Avec son « folklore » aussi des brassards de communiants et ses grenouilles de bénitier.

Il leva le nez quand un « Bonjour, professeur » sonna à ses oreilles avec un accent un peu différent. « Kadjola ! Mais qu'est-ce que vous faites là ? » Elle répondit qu'elle habitait tout près et que, ma foi, de temps en temps elle traînait dans les églises. « Vous pensiez que j'étais animiste ? » fit-elle en caricaturant l'accent africain. Irrésistible !

A ce moment, se pointèrent les Paxa. Sourires et présentations. « Entre gens du voyage, vous pourriez vous entendre », fit aimablement Cauvin. « Moi, je voyage à cheval », fit Kadjola Logossah. Elle expliqua qu'elle possédait deux chevaux, un arabo-boulonnais « et un irish cob, le cheval des Gitans irlandais ».

Mais la messe allait démarrer. On entendait déjà la plainte de l'harmonium. Ils entrèrent. « Ne partez pas sans me revoir, glissa Cauvin à l'oreille de l'archiviste. J'aurais quelque chose à vous demander. »

Une heure plus tard, tout le monde se retrouva sur les pelouses. La tradition était que les paroissiens se retrouvent pour partager une boisson, non alcoolisée bien sûr, ou si peu. Les conversations s'éparpillèrent. Bien sûr on tint à féliciter le professeur pour la clarté de son exposé.

« Dis, c'est pas nouveau mais à propos d'église... – François Moustier avait posé la main sur le bras de Cauvin – c'est moche qu'elle ne serve pas plus, la chapelle de l'Immaculée Conception. » Il évoquait la petite chapelle qu'un abbé Beaudé avait fait construire, au mitan du XIX^e, sur un terrain lui appartenant à Flambermont, et dont il avait fait don à la commune. « Et qu'est-ce que l'Immaculée Conception a à voir avec un vieux mécréant de mon espèce ? » « Mais tu es le seul du village que ces vieilleries intéressent encore ! » Cauvin promit d'y réfléchir.

Kadjola Logossah vint le saluer. « Qu'est-ce que vous vouliez me dire ? » C'était encore et toujours à propos de ce Larivière. Lui serait-il possible d'effectuer une recherche en généalogie ? « Bien sûr. C'est sur Jean Larivière ? » Il répondit que non, que ça porterait sur la famille Favier de

Saint-Martin. « Et aussi... On peut faire des recherches sur des familles, disons, migrantes ? »
« Ah ! S'ils arrivent de l'étranger, ce sera impossible car on n'accède pas aux bases. » « Non, pour des gens installés en France depuis l'avant-guerre. » « Là je peux tenter. Vous avez le nom ? » Il lui tendit une feuille pliée en quatre, « Je vous l'ai écrit là. Merci infiniment, Kadjola. A charge de revanche. »

Il trinqua encore avec de nombreux amis avant de rentrer.

Kadjola le rappela à 18h15. Elle avait ce qu'il cherchait. Elle lui donna son adresse, s'il voulait passer prendre les renseignements.

27

[Chez les Cauvin] Tout le lundi, Etienne Cauvin resta chez lui à ruminer. Il aimait les énigmes historiques mais pour en venir à bout. C'est-à-dire pour comprendre, car son rationalisme lui avait inculqué la certitude que tout obéissait à une stricte logique. Irène le suivait dans cette voie jusqu'au seuil des sentiments. « Ah ! Le grand mystère des sentiments, ricanait-il. Affaire de phéromones... » Tout au plus concédait-il à l'intuition féminine certaines fulgurances.

Ce que fit Irène quand elle énonça calmement : « Et si ce Jean Favier, dont on sait qu'il n'a pas vécu, n'avait existé que pour faire croire que Jean Larivière n'existait pas ? » Etienne s'immobilisa puis lentement nota la phrase que sa femme venait de prononcer sans en omettre aucune des négations : « si Jean Favier n'avait existé que pour faire croire que Jean Larivière n'existait pas ? » Il y avait, dans cette formulation, comme une vérité première. Il la retourna dans tous les sens. En silence.

Il se replongea dans la généalogie des Favier. Le fils Jacques avait bien eu, en 1933, une fille prénommée Jeanne, laquelle avait eu, à son tour des enfants, trois, en 61, 63 et 66. Jacques était bien le fils de Raymond Luc Aurélien Favier (1875-1944) et de Josyane, Aulde, née Brigaki (1882-1944). Celle de Petre Paxa ne lui apprit pas grand-chose. Son père, né lui aussi en 33, se prénommaït Ion et...

Il repensa tout à coup au livre qu'il lui avait prêté, sur l'internement des Gitans sous la France de Vichy. Une... intuition lui vint. Il demanda à Irène : « Il est comment, le drapeau des Gitans ? » Elle répondit qu'un drapeau s'attachait ordinairement à un pays et que justement, un pays, eux, ils n'en avaient pas. « Tu veux que je regarde quand même sur internet ? »

28

[Chez les Paxa] Mardi, 9h. On sonna chez les Paxa. Angèle était dans la salle de bain et les jeunes dormaient après leur expédition de la nuit. Petre alla ouvrir. Il se tenait là le professeur Cauvin et cette femme qu'il lui avait présentée dimanche et travaillait aux archives. « Excusez-moi de vous déranger de si bonne heure, Petre, dit Etienne Cauvin, mais je tenais absolument à vous montrer ceci, que j'ai trouvé dans ma boîte à lettres. » Il ouvrit son cartable rouge et en sortit une petite feuille. Il s'arrêta dans son geste et, prenant du bout des doigts, une feuille sur la table de l'entrée : « Mais je vois que vous l'avez déjà », et il tourna vers Kadjola Logossah le A5 présentant

un drapeau composé de deux bandes horizontales, la supérieure en bleu, l'inférieure en vert, et comportant en son centre une roue cerclée de rouge, aux douze rayons même ment rouges.

Petre Paxa n'avait pas prononcé un mot quand Etienne Cauvin lui dit : « Petre, si vous nous parliez de Jean Larivière ? » Une chaise était tirée, il s'y assit. Il invita l'archiviste à faire de même. Il poursuivit : « Je suis votre ami, vous le savez. Racontez-moi qui était Jean Larivière ». Petre Paxa restait silencieux. Il se tourna, prit la cafetière et la posa sur la table. Il approcha quatre tasses et s'assit à son tour. Il versa le café.

Alors Etienne Cauvin posa sa main sur la sienne, « Ne craignez rien. Mais j'ai besoin de comprendre, déformation professionnelle ». Il sortit de son cartable plusieurs papiers qu'il disposa devant lui, l'écriture tournée vers son interlocuteur. Il y avait un acte de décès, une demande de carte d'identité et deux arbres généalogiques. Petre Paxa les regarda, il vit que des noms avaient été soulignés, et des dates.

A ce moment, Angèle Paxa descendit tranquillement l'escalier. Elle était en chaussons et tenait ses cheveux enroulés dans une serviette. Elle semblait grave mais, en s'asseyant, un sourire lui vint. Elle regarda les papiers posés sur la table tout en buvant son café. Puis elle se releva, elle alla jusqu'à la chaîne disposée au bas de la bibliothèque. Elle engagea un CD et, des trois minutes trente que dura le morceau, elle ne bougea pas et personne ne dit un mot. Quand elle vint se rasseoir, elle glissa la pochette sous les yeux de Kadjola : c'était « Djelem, djelem ». Elle psalmodia : « Djelem djelem lungone dromesa / Maladilem schukare Romensa... » et poursuivit : « J'ai marché, marché sur les longues routes / J'ai rencontré des Tsiganes heureux / J'ai marché, marché au bout du monde / Et la chance était avec eux... » Après, elle se tut.

Petre enchaîna. Il parla du trajet de ses bisaïeux en roulotte depuis l'Europe centrale, la Roumanie ou la Hongrie, même leurs noms s'étaient perdus. Ils l'avaient baptisé Angel, Angel Paxa, celui qui donna naissance, en 1909, sur une route de France, à Petre, premier du nom, son grand-père. Quand il avait été en âge de travailler, il s'était fait rémouleur, le seul métier qu'il avait jamais vu pratiquer. Il était venu s'installer en région parisienne. C'est là qu'il avait rencontré Yoshka Brigaki, sans doute en 1931 ou 32. Ils vivaient dans leur roulotte mais s'étaient sédentarisés à la Porte des Batignolles. En octobre 33, Yoshka avait accouché d'un garçon qu'ils avaient prénommé Ion. Quand ils obtinrent la nationalité française, le prénom fut francisé en Jean. Et puis la guerre était arrivée et les Tsiganes furent les premières victimes du Régime de Vichy.

Petre Paxa s'exprimait calmement, non pas comme une leçon qu'il aurait sue par cœur, mais comme une histoire qui se serait révélée au fil des mots, comme si lui-même la découvrait. Il y avait là un sentiment d'étrangeté pour les visiteurs qui auraient pu croire que cette histoire familiale, le libraire de Brioude l'inventait de toutes pièces en allant. N'était-ce pas ainsi que, pour les Gitans, devait s'inventer la vie : en allant ?

Petre Paxa, le grand-père, fut arrêté le 25 octobre 1940 et transféré au camp de Darnétal en Seine-Inférieure. « Je sais, le département a changé de nom, mais je ne peux toujours l'appeler que de son nom d'alors, Seine-Inférieure. » De lui, Yoshka n'eut plus jamais de nouvelles. Elle en fut épouvantée. Elle prit son fils et fit le trajet à pied jusqu'à Saint-Martin. Simone Favier était sa grand-tante, née comme elle Brigaki – pourquoi précisa-t-il ceci ?, « qui signifie *chagrin* dans notre langue ». Les Favier veillèrent sur le petit avec toute la tendresse de grands-parents. Pour ne pas éveiller les soupçons, ils le présentèrent comme leur petit-fils, Jean Favier. Ils mentaient à peine. Seul le docteur Cauvin était au courant.

Yoshka leur avait donné l'adresse d'une amie sûre à Paris, 9, impasse des Petites écuries – Petre Paxa sourit de s'être souvenu de ce détail sans importance. En avril 1943, les Favier reçurent une lettre de Germaine Leblond : Yoshka avait été prise dans une rafle et déportée dans un camp, elle ne savait où. Vichy intensifiait la répression contre les Juifs et les étrangers.

Les Favier ne sentaient plus l'enfant en sécurité. Ils s'en ouvrirent au docteur Cauvin. Celui-ci n'était pas à proprement parler dans un « réseau » de résistance, les choses n'étaient pas organisées à ce point, mais il avait de solides relations dans toutes sortes d'administrations, et des convictions. C'est lui qui conçut le plan.

Le 15 juin 43, qui était un mardi, il rendit visite aux Favier en pleine nuit. Il y demeura longtemps. Le lendemain, la nouvelle de la mort de Jean se répandit dans le village comme une traînée de poudre. Il était officiellement décédé d'une « fièvre subite et extrêmement contagieuse » qui éloigna de lui tout visiteur. Le menuisier livra le cercueil le jour même et Jean Favier fut enterré le jeudi sans grande cérémonie.

Dans le même temps, le docteur Cauvin, grâce à des complicités, fit établir de faux documents d'identité au nom de Jean Larivière. Pendant ce temps, l'enfant, lui, était caché dans les grottes. Le samedi matin, Henri Cauvin, au volant de sa Juva 4 noire, muni des sauf-conduits nécessaires, emmena les Favier et le petit Jean Larivière à Paris. Ils prirent le train de 11h35 pour Orléans. Là, on les attendait pour les conduire en lieu sûr. Le Chambon-sur-Lignon fut leur destination finale. Les Favier s'en revinrent deux semaines plus tard et portèrent le deuil jusqu'à la fin de leur vie.

Petre Paxa s'arrêta, besoin de respirer un peu avant de terminer. Il sortit sur le seuil. Etienne Cauvin le rejoignit. Ils étaient aussi émus l'un que l'autre. La preuve : il sortit de sa poche un paquet de cigarettes ; il ne fumait pas et le paquet était intact. Il l'ouvrit pourtant, tendit une cigarette à Petre Paxa qui la prit avec un léger hochement de tête. Le professeur l'imita et craqua une allumette. Ils fumèrent ainsi un long moment en silence.

« C'est une histoire poignante, fit le professeur. Sans vous nous n'aurions jamais su. » « Vous savez, c'était la dernière volonté de mon père, de remercier le village qui lui avait sauvé la vie. » Un silence. Petre Paxa ajouta : « Savez-vous pourquoi Larivière ? » « Je sais, fit le professeur – il posa la main sur son épaule –, *la rivière*, ça se dit *paxa* en romani... »

Ils s'étaient tout dit.

[*Mairie de SMLN*] A 14h15 Aurélie Degrave mit la main sur ce qu'elle cherchait sans plus vraiment y croire. Elle lut les deux lettres, qui dataient de 2004, le 15 septembre 2004 (la réponse était du 21 et elle portait la signature de l'ancien maire, Jean-Louis Schaeffer. C'était bien ça, le genre de truc qu'on ne croise qu'une fois dans sa carrière : une demande très curieuse, émanant d'un certain Paxa, demeurant à Brioude (43100) ; il souhaitait savoir s'il existait bien un emplacement tombal au nom de Jean Favier. Dans sa réponse, après s'être déclaré surpris d'une demande aussi inhabituelle, mais pour éviter à son correspondant des démarches administrative aussi harassantes qu'incertaines, Jean-Louis Schaeffer l'assurait que ce nom ne figurait pas sur les stèles communales.

Aurélie frappa à la porte de François Moustier et entra sans attendre, « Je l'ai ! », en brandissant les courriers. Etienne Cauvin se trouvait dans le bureau du maire. « Tu tombes bien, assieds-toi,

on va avoir besoin de toi. » Et ils lui expliquèrent toute l'affaire. Elle ne savait si elle devait en rire ou en pleurer. Elle en rit et elle en pleura.

Trois quarts d'heure plus tard, ils avaient leur plan de marche. Ils maintenaient l'inauguration du Petit musée mais il fallait improviser quelque chose « à la hauteur de l'événement » insista le maire. On appela Julien Casenave, qu'il laisse en plan ce qu'il fabriquait et qu'il rapplique. François Moustier lui passa les consignes, qui avaient trait à la chapelle de l'Immaculée Conception. De son côté, le professeur avait joint Mme Delafolie pour la tenir au courant et, la dernière heure de la journée, les enfants de l'école l'occupèrent à des tâches de feutres et de peintures.

Quant à Aurélie Degrave, elle joignit longuement coup sur coup Improthéo et la Croisée des arts qui assurait les ateliers du mercredi. Et puis elle se fit un marathon téléphonique pour joindre vingt et trente Martinodiens tandis que sa collègue d'Aux-Marais faisait de même de son côté.

J'oubliais : le maire avait joint Petre Paxa pour lui demander de fixer à 17h l'inauguration, de façon à ce qu'un maximum de gens puisse être là ; la commune s'occupait du vin d'honneur.

30

[*Chez les Paxa*] Mercredi 03. Le commandant Deshayes et son adjointe avaient tenu à être là pour l'inauguration. Une question demeurait encore irrésolue : celle de l'exhumation. « Ne craignez rien, vous l'aurez, votre réponse » fit mystérieusement Cauvin. Une quarantaine de personnes s'était donné rendez-vous sur la pelouse et dans les allées de la résidence, ce qui faisait beaucoup pour le rez-de-chaussée des Paxa.

Aussi s'excusèrent-ils tout d'abord d'aussi mal recevoir leurs amis. Mais le Petit musée resterait ouvert toute la semaine et chacun pourrait revenir à sa convenance. Puis Petre et Angèle racontèrent toute l'histoire sans en rien omettre, depuis la roulotte d'Angel et le recensement général des « nomades, bohémiens et vagabonds » à la fin du siècle et la création du carnet anthropométrique en 1912. Ils parlèrent du rémouleur qui se prénomma déjà Petre, histoire de faire voyager la mémoire, et de la naissance de Ion. Ils racontèrent le camp de Darnétal et l'arrivée ici, chez Raymond et Simone, qui furent pour lui tout l'amour du monde. Et puis l'arrestation et la disparition de sa maman et... ce Jean Larivière qui lui permit de fuir et de survivre.

A cet instant Petre dit qu'il se devait de lire une courte lettre que son père lui avait confiée peu avant sa mort au printemps 89.

« Je dois encore m'acquitter d'une dette. Les choses ont toujours eu, jusqu'à ce jour encore, un souffle trop brûlant pour que je me risque à retourner sur mes pas. Dans le drame absolu qu'a été la guerre, il s'est trouvé des gens pour m'ouvrir les bras, pour me réchauffer, pour me consoler et m'aider à grandir. Je leur dois d'avoir pu mener ma vie et, puisque je vais bientôt partir, une vie dans laquelle moi aussi j'aurai essayé, à ma mesure, de répandre le bien. Ces gens, je veux dire leur nom : ils étaient de Sénéfontaine, de Flambermont, d'Aux-Marais et du Chambon-sur-Lignon. A eux, *multumesc*, ce qui veut dire *merci* en romani. Ion Paxa »

Pourquoi auriez-vous voulu que quelqu'un ajoute quoi que ce soit ?

La table dans l'entrée était recouverte d'une large carte de l'Europe sur laquelle, le long d'un trait rouge irrégulier, cheminait une petite roulotte bricolée par Babik, le cheval était en carton.

Petre Paxa ouvrit les deux battants vitrés de la porte du salon et alors apparut, au milieu de la table, une masse rectangulaire d'un certain volume, recouverte d'un drapeau gitan. L'objet faisait un mètre et demi de long environ sur une soixantaine de centimètres de large et une quarantaine de haut. Angèle appuya sur une touche de la chaîne, une musique s'éleva. Petre fit glisser le tissu et alors apparut un caisson de bois usé, vermoulu, fendu, échancré par endroits et portant des résidus de terre. Sur le couvercle, deux clous rouillés tenaient encore. Vers le haut du couvercle subsistait une petite plaque d'un métal terni où ne se distinguaient plus que quelques fragments d'une gravure en très large partie érodée : ici un J ? et là un V ? un E peut-être... Un nom que la terre avait rendu à l'oubli.

Dans le silence total, Petre Paxa arracha d'abord un clou puis tendit les tenailles à sa femme. Angèle arracha le second. Avec une infinie délicatesse, et de la brume dans les yeux, ils soulevèrent le couvercle.

Le cercueil de Jean Favier était vide !

A cet instant, chacun comprit avec certitude que cette histoire était vraie et que les choses s'étaient passées ainsi qu'ils l'avaient raconté sans en rien omettre. Le professeur Cauvin souriait. Il s'approcha du semblant de cercueil et l'observa quelques secondes. Il plongea la main dans la poche de son pantalon, il en sortit un opinel dont il déplia la lame et, avec une précaution infinie, il souleva quelque chose qui se trouvait pris dans la planche du fond. Il y mit plusieurs minutes avant de décoller un bout de papier épais aux bords par endroits dentelés, par endroits déchirés. Il le posa sur la table. Le papier faisait une quinzaine de centimètres sur dix. C'était une photo. Elle était dévorée de terre et piquée de taches. Du regard il invita Kadjola Logossah à s'approcher. L'archiviste sortit de son sac un mouchoir de soie et un petit flacon qu'elle avait toujours sur elle. Elle imbiba le mouchoir et en caressa l'objet à plusieurs reprises avec un soin méticuleux. Puis elle s'écarta. Petre Paxa prit la photo et l'éleva vers l'assistance, quelque chose perlait au bout de ses cils. On y discernait trois silhouettes, trois visages. Celui d'un enfant aux cheveux sombres et, à même hauteur, celui d'un homme à moustache qui le tenait dans ses bras. Le troisième visage était un visage féminin.

Angèle décrocha du mur le premier cadre de cade, juste au coin de la bibliothèque. Elle l'ouvrit et le posa sur la table. Les mains de Petre tremblaient quand il y déposa la relique de photo. Il reclipa le verre et repositionna le cadre sur le mur. A sa gauche, un petit cartel indiquait : « Ion Paxa avec ses parents, Petre et Lyuba. 1936 ? » et, sous la photo, figurait ces quatre vers échappés d'une chanson de Jacques Bertin :

*« je ne sais où, je ne sais où, dans quelle enfance
ou dans quelle nuit de quel futur j'entends
ou dans quel continent perdu de l'espérance
cette voix murmurant dans l'entrée Tout est dit »*

Par les haut-parleurs de la chaîne s'échappaient la musique entêtante d'un accordéon et d'un violon mêlés sur fond de rythmique à la guitare sèche et à la contrebasse, et une voix féminine aux inflexions graves modulant « Oooh, Romalé ! Oooh, chavralé ! »

Les gens restaient là sans bouger. Babik et Niza poussèrent la porte donnant sur l'escalier et firent plusieurs allers-retours pour apporter de menus objets ayant appartenu à Ion Paxa. Ils les déposèrent sur la table et jouèrent les guides : une paire de lunettes qu'il ne mettait que pour lire, un pot à crayons, un stylo-plume (cadeau de Yoschka), le petit réveil qu'il avait au coin du bureau, un coupe-papier, c'est dire bien peu de choses en somme quand on a fait un tel voyage. Ils déposèrent aussi trois livres, ceux qu'il avait à son chevet dans la maison de Frugerolle : une

édition originale de « Vies minuscules » de Pierre Michon, « Soie » d’Alessandro Baricco dans une édition illustrée par Rebecca Dautremer, et « L’enfant multiple » d’Andrée Chedid, paru en 1989 chez Flammarion, et dont il n’avait pas achevé la lecture, le signet étant resté à la double page 66-67. Ils posèrent encore sur la table une pile de carnets et calepins dans lesquels Ion Paxa avait pour habitude de rédiger de brèves notes sur tous les livres qu’il lisait. Voilà pour ce qui était du Petit musée éphémère, et les dix-huit photos au mur.

Ah si ! Babik glissa encore un petit fascicule d’un gris verdâtre un peu sale, effrité sur les bords, scotché en plusieurs endroits de la pliure, et portant le numéro 68040 : « Carnet anthropométrique d’identité – Nomades – 10 JAN 1930 ».

Peu à peu on glissa vers la cour. Le groupe bruissait à nouveau. L’émotion était forte. François Moustier prononça quelques mots, juste pour inviter la famille Paxa à le suivre : « Jean Larivière nous a tenus en haleine. A nous maintenant, Martinodiens et Maraisiens, de vous surprendre... »

31

[*Devant la chapelle*] Dès que le groupe déboucha sur la pelouse, devant la chapelle, la fanfare fit éclater ses cuivres. Tous n’avaient malheureusement pas pu se libérer mais ils étaient dix-sept, chemise blanche, pantalon et veste noirs avec, sur le revers, deux fleurs de crépon, la bleue à droite, la verte à gauche. Ils étaient en fait dix-huit, parce qu’Alfred s’était joint à eux « pour qu’ils fussent en nombre triangulaire ». Seule Djidji, la chanteuse, n’était pas dans cette tenue : elle portait une robe longue d’un bleu soutenu et, dans les cheveux, une grosse fleur aux pétales d’un vert lumineux. Ils jouèrent un air de musique klezmer mélancolique et entraînant, comme passant des larmes au rire. Et puis – aurait-il pu en être autrement ? – l’orphéon reprit l’hymne gitan. Denis Raimbault fit deux pas en avant et s’inclina : « Je n’ai pas le queue-de-pie mais l’intention y est... Sur une musique de Saban Bajramovic, *Djelem djelem*. Les paroles de Zarko Jovanovic ont été adaptées pour l’occasion par monsieur Louis Engelaere. » Et il désigna Alfred et son triangle. Applaudissements.

*« Gipsies, Gipsies, ô coureurs de chemins
Votre roulotte traverse le village
Derrière vous les enfants de Saint-Martin
S’en vont en riant dans votre sillage.
Vers le printemps, vers la lumière
Gipsies, Gipsies, ô inventeurs de rêves
Vous avez semé au fond de nos cœurs
Un’ joie de vivre, un’ folie, une fièvre
Qui ressemble à un fraternel bonheur,
Au printemps et à la lumière,
Au sourire de Jean Larivière »*

On les bissa. Alfred eut la délicatesse de légèrement rougir.

De grosses cordes posées à même l’herbe délimitaient un espace de douze mètres de côté. Une dizaine de personnes s’assirent en tailleur sur le côté, en qui l’on reconnut les membres d’Improthéo, les improvisateurs. Grégory Saillard brandit une petite feuille, les gens identifièrent

le dernier tract sur Jean Larivière, celui qui invitait à l'inauguration. Il lut la phrase qui servirait de thème de travail, une improvisation « légèrement travaillée » : « Les Tsiganes [il était écrit *les nomades* mais il lut *les Tsiganes*] n'ont pas d'histoire, ils ont seulement de la géographie ». Il compléta : « durée 12 minutes, genre narratif, tout le monde joue ».

Les Paxa ne l'avaient pas encore remarqué parce qu'il était tenu à l'écart mais, à ce moment, s'avança un surprenant invité : un cheval. Un haut cheval à la robe noir et blanc, taches irrégulières sur les flancs et le dos, queue et pattes blanches. Kadjola Logossah le tenait par la bride. « Baxter ! » dit-elle simplement, et il avança jusqu'au bord de l'espace scénique qu'il contourna entièrement par la gauche. Il traînait un petit chariot assez haut sur essieux, sur lequel on avait installé, en carton d'emballage sommairement peint, quatre murs de bardeaux et un toit. Sur les murs étaient peintes, à l'avant, une porte, et latéralement, une fenêtre. Baxter s'immobilisa, « Là, Baxter, là ! » Kadjola détela le petit chariot, qu'elle disposa dans l'angle supérieur droit de la scène. Après quoi, de tout le temps que dura le jeu, elle fit avec Baxter le tour de la scène, consciencieusement et à pas réguliers. Tous, à un moment ou à un autre, vinrent le caresser ou frotter leur front contre le sien.

Ils jouèrent en grommelo, imitant les sonorités gutturales d'Europe centrale. D'abord, dans cette scène-là du début, ils marchaient, pliaient parfois l'échine pour figurer le travail dans les champs. Puis deux se dévisagèrent et se prirent les mains. Les autres se mirent à danser. Vanessa Lacour s'était allongée sur le dos le long du chariot et gémissait. Fred Vignal s'accroupit près d'elle et lui tint la main. Nezha Taj se tenait agenouillée aux pieds de la jeune femme, les mains sous le bas de sa robe. Et brusquement elle se tourna et tira quelque chose de sous le chariot. On entendit aussitôt un cri. Très vite elle tint dans ses bras le petit Delettre, deux ans, qui était brun et frisé et écarquillait les yeux. Chacun comprit que Ion Paxa venait de naître.

Et puis ils jouèrent les mauvais jours, la guerre, le camp de Darnétal, Saint-Martin, les jeux d'enfants et les rires, le cercueil de Jean Favier – Niza apporta l'accessoire. Le dernier tableau était d'une simplicité qui parut à chacun une évidence. Les dix se tenaient en ligne, bras le long du corps. Grégory Saillard tenait le petit Delettre dans ses bras. A Cour Marie-Lou Tavers commença et la parole vola de l'un à l'autre.

*« Un beau matin, après l'hiver,
Il est parti, a pris le train
Qui l'emporta vers son destin.
Reste de lui, oh, trois fois rien :
Un nom qui coule et qui se perd. »*

Un silence.

*« Jamais trop loin de Saint-Martin,
Longue vie à Jean Larivière. »*

Là-dessus, comme si les choses avaient été prévues et répétées, Ethan Delettre éclata de rire.

Il restait encore la chapelle. Les choses avaient été installées le plus simplement du monde. Les dessins des enfants avaient été collés sur du carton fort et scotchés contre la petite barrière du chœur. Quatre grandes compositions. La première figurait le voyage d'une roulotte tirée par un cheval roux à travers un long paysage de plaines et de montagnes, entre lesquelles serpentait une rivière. La seconde, au centre de laquelle brûlait un feu de camp, montrait des gens dont on devinait qu'ils tressaient des paniers ; d'autres faisaient de la musique, guitares et violons ; sur le côté, un autre faisait tourner ce qui devait être un ours. La troisième représentait des enfants en

train de jouer à toutes sortes de jeux, cerceaux, billes, ballon... ou en train de pêcher à la ligne au bord d'une rivière ; mais, dans le coin droit, il y avait un grillage très serré derrière lequel on voyait, en noir et blanc, des visages chiffonnés. La quatrième, c'est Henriette Schiettecatte qui l'avait apportée de chez elle : un chemin traversait un paysage de par ici, un cheval bai tirait une roulotte, un moustachu pédalait sur son vélo, il tirait une carriole ; tout un tas de petits nuages blancs joufflus emplissaient le ciel bleu de notes de musique ; un titre était écrit par le travers du dessin, « La chanson du vent ».

Dix cartons toilés étaient accrochés aux murs. « Attention, la peinture n'est pas sèche » précisait un petit cartel sous chacun d'eux. Les gens de l'atelier de la Croisée des Arts les avaient réalisés le jour même. Ils avaient pris leur inspiration dans les œuvres de Van Gogh, Modigliani (« Bohémienne avec un enfant »), Courbet, le Douanier Rousseau (« La Bohémienne endormie »), Matisse, Gauguin, tous les autres, Renoir etc. Tous ils avaient peint sur les gens du voyage. L'ensemble était très coloré, avec une dominante bleue. Cela dégagait une atmosphère nullement nostalgique, quelque chose de paisiblement heureux. L'animatrice avait suggéré, pour faire unité, un élément récurrent : « un livre, forcément un livre ». Sur chacune des œuvres figurait donc un livre. Sans aucun doute s'étaient-ils concertés car, lorsque le haut de la couverture apparaissait, on pouvait lire le nom de l'auteur : Ion Paxa. Et sur le carton où le livre apparaissait dans son entier, le titre se dévoilait : « Vie de Jean Larivière », et la maison d'édition : « La Roulotte », forcément La Roulotte.

Avant d'inviter chacun à boire le verre de l'amitié, François Moustier et Emma Audin-Maricourt tinrent à dire quelques mots. Ils les partagèrent, l'un terminant la phrase de l'autre, l'un enchaînant sur l'autre avec un parfait naturel, en un duo parfaitement réglé, bien que totalement improvisé. A l'exception de la dernière phrase, qu'ils avaient écrite et qu'ils s'étaient répartis : lui commencerait, elle finirait.

Ils évoquèrent leur surprise amusée quand était apparu Jean Larivière, puis leurs questionnements et presque leur inquiétude après l'épisode du cimetière. Et le subit émerveillement qu'avait été la révélation des faits. Au point qu'ils envisageaient de proposer aux deux Conseils de débaptiser l'actuelle Allée de Flambermont, passé les dernières maisons, en « Allée Jean Larivière ».

Ils parlaient depuis cinq minutes, il était temps de conclure. « Si cette histoire nous touche tant [François Moustier], chère Angèle, cher Petre, cher Babik et chère Bérénice [Emma Audin], c'est qu'elle est simplement une histoire de vie et d'amour, comme nous tous [François Moustier]. Elle est l'extraordinaire d'une histoire commune [Emma Audin]. »

On but ensemble assez tard dans la nuit.